ESSAI MÉDICAL

N° 128.

SUR LE SUICIDE,

Considéré, dans tous les cas, comme le résultat d'une aliénation mentale ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 juillet 1816, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR J. CHEVREY, né à Seurre,

Département de la Côte-d'Or ;

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Paris ; ancien Chirurgien de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce ; ex-Officier de Santé de deuxième classe des camps et armées ; Membre de la Société d'Instruction médicale de Paris.

« La philosophie a eu tort de ne pas descendre plus avant dans « l'homme physique ; c'est là que l'homme moral est caché ; « l'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur.

DUPATY, trente-troisième lettre sur l'Italie.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES
M DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Président.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MES PARENS.

Témoignage d'amour et de piété filiale.

A MES BONS PARENS ET AMIS,

PIERRE ET LOUIS TABARY,

Tous deux anciens Capitaines de cavalerie, et Chevaliers de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur.

Faible témoignage de l'inviolable attachement qui m'unit à eux.

J. CHEVREY.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/essaimedicalsurl0005vari

ESSAI MÉDICAL

SUR LE SUICIDE,

Considéré, dans tous les cas, comme le résultat d'une aliénation mentale.

Si, depuis la fin du dix-huitième siècle, la médecine a fait des progrès étonnans dans la connaissance et le traitement des maladies soumises à l'empire des passions, il en est cependant une, peut-être la plus digne de fixer l'attention des génies philanthropiques, et sur laquelle les plus célèbres écrivains anciens et modernes ont gardé le plus profond silence, ou ne l'ont jamais considérée sous son véritable point de vue. En effet, M. le professeur *Pinel* a seulement parlé d'une variété de la mélancolie qui conduit à l'homicide de soi-même, et est le seul encore qui lui ait assigné une place dans un cadre nosographique. D'autres médecins également célèbres, tels que le professeur *Awenbrugger* de Vienne, *Noëst* d'Amsterdam, *Leroy* d'Anvers, M. le docteur *Gall*, et beaucoup d'autres, encore ont reconnu l'existence d'une maladie dans le penchant au suicide, mais seulement dans quelques circonstances; tandis qu'il paraît que l'homme ne se porte à cette extrémité dernière que lorsqu'il est parvenu au plus haut degré de la plus terrible des maladies.

Il appartiendrait, sans doute, à une plume plus exercée que celle d'un élève, de traiter un sujet aussi vaste et aussi philosophique; mais quelques observations intéressantes jointes à de profondes mé-

ditations, m'ayant souvent fait apercevoir le vide que laissait en médecine la description incomplète de cette maladie; le désir de fixer l'attention des grands maîtres de l'art sur un point médical si digne de recherches et d'observations, et que le préjugé voua toujours au dédain ou à l'infamie; enfin celui de concourir au but général de la médecine, la conservation et le bonheur des hommes; toutes ces considérations, dis-je, m'ont paru former un sujet si intéressant et si beau, que, malgré mes faibles forces, je n'ai pu résister à l'envie d'en esquisser le tableau en entrant dans la carrière médicale.

Opinions qu'on a eu jusqu'à présent du Suicide.

En examinant l'opinion qu'ont eue les différens peuples en différens âges sur le suicide, nous verrons que leurs idées sur ce sujet, comme sur tous les autres, ont été modifiées par leurs institutions politiques et religieuses. Les Grecs, les Romains, d'autres peuples que toutes les actions devaient rendre grands et sublimes, plaçaient au rang des dieux ceux qui avaient le courage de s'ôter la vie. Le bramine sait encore, dans l'Indostan, exalter l'imagination des femmes au point de les faire précipiter sur le bûcher qui consume le cadavre de leurs époux. L'ignorant et superstitieux Japonais est tellement bouleversé par la moindre vicissitude, que son indolence ne lui présente alors qu'un fer pour se délivrer des maux qui l'accablent. Il n'y a pas cent ans que, dans presque tout le continent de l'Europe, cette action était regardée comme un crime, et que les lois les plus rigoureuses et les plus infamantes sévissaient contre tout individu qui attentait à ses jours; mais, depuis les progrès rapides qu'a faits la civilisation générale, en France surtout, où, sous le gouvernement paternel de l'antique monarchie, les sciences, les arts et la législature sont arrivés presque au *summum* de la perfection; depuis enfin ces jours de gloire et de bonheur qui illustrèrent la patrie sous Louis-le-Grand et Louis XV, cette

action n'est plus vouée à la vengeance des lois comme auparavant ; néanmoins il en existe encore de sévères dans plusieurs gouvernemens, mais elles sont peu exécutées. En Angleterre, où cette action est fréquente, le mode de gouvernement et les idées peut-être trop philosophiques dont cette nation se croit pénétrée, font que, depuis long-temps le suicide est regardé comme un trait de philosophie, et qu'il se trouve parfaitement libre en dépit des lois qui existent contre lui.

Deux sectes de moralistes également fameuses ont eu des idées également contraires sur le meurtre de soi-même. Les stoïciens l'ont toujours considéré comme un acte qui consacre l'héroïsme du cœur humain ; tandis que les disciples de Platon, d'accord avec le vulgaire et ses dominans préjugés, vouent cette action au déshonneur et à l'infamie, ou bien accusent de pusillanimité ou de lâcheté celui qui se laisse accabler par les coups du destin ; enfin d'autres moralistes encore disent que l'homme n'est pas à lui, qu'il appartient à la société, et qu'il ne peut quitter la vie sans rompre le pacte qu'il a contracté avec elle. Ah ! disons-le avec douleur, toutes ces fameuses discussions sur la question de savoir si l'action de se tuer est digne de blâme ou de louange, ont plutôt augmenté qu'arrêté les progrès du mal. Les expériences et les observations laborieuses, a dit un célèbre écrivain, font taire les délirs de l'imagination, et les conjectures gratuites ; elles seules sont capables d'arracher à la nature ses secrets. Prouvons donc, d'après cette sublime pensée, qu'il n'appartient qu'à la science qui nous apprend à connaître l'homme dans tous ses détails de raisonner sur les passions qui agitent le cours de sa vie, et montrons que, dans tous les cas, le suicide étant le résultat d'une maladie, la gloire d'en arrêter les progrès, et d'en suspendre la marche terrible, ne pouvait être réservée qu'à la médecine.

Réflexions ayant pour but de prouver que le Suicide est toujours le résultat d'une maladie.

Il est réellement étonnant que la plupart des philosophes et médecins de l'antiquité, ayant déjà reconnu que le penchant au suicide pouvant, dans quelques cas, provenir d'une maladie, presque tous les médecins modernes en soient restés là sur ce point intéressant de pratique; il suffit cependant, pour se convaincre que l'homme est malade quand il cherche à se détruire, ou qu'il finit par exécuter son projet, d'examiner avec attention les diverses circonstances dans lesquelles l'homicide de soi-même a eu lieu; tantôt c'est à la suite de la folie la plus complète, existant déjà depuis quelque temps; souvent à la suite d'un délire violent et spontané causé par la force des passions; d'autres fois c'est par une sombre mélancolie qui égare partiellement et l'esprit et le jugement; or, dans ces trois cas, il existe également aliénation mentale.

Si nous parcourons l'histoire des hommes célèbres qui terminèrent leur existence d'une manière aussi déplorable, nous les voyons en proie aux plus violentes passions, disposés à des accès de fureur, tourmentés par un délire quelquefois évident, mais le plus souvent obscur, ou par une mélancolie qui approche d'un état véritablement maniaque; enfin on voit qu'il existe un trouble et un dérangement notable dans leurs facultés intellectuelles.

De tous les temps, la philosophie et la médecine ont considéré les passions comme maladie; suivant M. le professeur *Richerand*, l'étymologie du mot *passion*, tirée du verbe latin *pati*, souffrir, indique assez l'origine de l'état qu'il exprime. Les anciens paraissent avoir beaucoup mieux étudié les passions que les modernes, et en avoir bien mieux connu les dangereux effets; ils en redoutaient tellement les influences, qu'on voit avec quel

soin les fondateurs d'institutions civiles et religieuses s'appliquaient à donner des préceptes qui puissent en prévenir les dangers. C'est ainsi que Solon, Zoroastre, Lycurgue, Platon, Pythagore, etc., prescrivent les règles les plus austères pour l'éducation de la jeunesse, afin de lui apprendre de bonne heure à vaincre les passions, en lui faisant connaître les moyens de résister à leurs dangers séducteurs. Que l'on se rappelle la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, à l'entrée de laquelle on lisait cette belle inscription, *remède de l'âme*, et on verra si ce peuple, dont la plupart des institutions sont encore dignes de notre admiration, avait reconnu l'influence vicieuse des passions sur le physique et le moral de l'homme. Cicéron même, étant pénétré qu'elles ne peuvent être que des maladies, n'hésite pas, dans les troisième et quatrième livre de ses Tusculanes, à prescrire des règles fondamentales pour les traiter et les guérir; enfin, elles ont été considérées comme telles dans les écrits des plus célèbres philosophes et des médecins modernes.

Si on reconnaît que l'homme agité par les passions violentes se trouve dans une disposition morbide, et qu'il ne jouit pas alors du libre exercice de ses facultés intellectuelles; si on admet que la colère est une manie passagère (*ira furor brevis est*), pourquoi refuserait-on d'admettre que le suicide qui a lieu d'une manière spontanée à la suite d'un violent désespoir soit la suite d'une maladie? Dans cette circonstance, l'analogie de cette action avec la colère, pourrait ce me semble difficilement exister d'une manière plus parfaite; en effet, dans ces deux affections, les facultés intellectuelles ne sont-elles pas exaltées et troublées? Toutes deux n'ont-elles pas leur siége au cerveau? ne conduisent-elles pas à la mort? et ne sont elles pas également déterminées par la violence des passions? Si dans la colère il y a trouble et dérangement de toutes les fonctions, si enfin la rigueur des lois s'émousse contre les actes de violence commis pendant ses accès, on ne peut refuser de reconnaître comme la terminaison funeste d'une maladie, le suicide

par violente et prompte détermination, et qui a toujours lieu, comme le dit un célèbre médecin légiste, dans cette colère que l'on appelle *désespoir*, parce qu'elle ne peut être vengeance.

C'est en vain qu'on voudra alléguer que cette action est purement volontaire, en avançant que nous sommes les maîtres de nos idées et de nos opinions, ou que, dans la plupart des cas, elle est le résultat d'une mauvaise conduite. Pitoyable raisonnement, digne de ces âmes vulgaires qui n'ont pour apanage que l'ignorance et la crédulité la plus grossière, et dont les inhumains préjugés font donner des titres infamans à des infortunés dont le seul crime est d'être trop sensibles! Mais en s'établissant ainsi juges sur la manière d'agir des autres, on ne fait pas attention que, pour connaître exactement les diverses sensations qu'éprouve un individu, il faudrait se trouver dans la même position, pouvoir sentir de la même manière, en un mot avoir la même organisation. On rit, on se moque des douleurs dont se plaignent un hypochondriaque, un malade imaginaire, qui cependant sont bien physiquement affectés, et souffrent réellement. L'amant court après sa maîtresse, l'avare après son trésor, le courtisan au-devant des bonnes grâces du prince; chacun d'eux ne peut être heureux que par la possession de ce qu'il recherche. On voit donc que toutes les actions des hommes n'ont qu'un but général, celui de leur bonheur particulier; pour y parvenir, ils donnent plus ou moins d'essor à leurs goûts, à leurs passions; mais, si par un vice d'organisation, ou par suite d'une mauvaise éducation, ces mêmes passions ne peuvent être soumises à l'empire du raisonnement, elles deviennent tumultueuses et les conduisent d'erreurs en erreurs; alors ils se sentent opprimés du poids de l'infortune, mais contre leur volonté. Nul n'a jamais cherché à être malheureux; il est cependant des hommes qu'on peut dire être malheureusement nés, dont la force des passions fait la perte, et quelquefois la désolation de la société; mais ils ne sont pas les maîtres de leurs actions, qui sont innées en eux, et la médecine seule peut alors indiquer à la législature la forme des

lois qui puissent, en garantissant la sûreté des citoyens, réprimer les excès de ces malheureux.

Si le penchant qui porte l'homme à sa destruction ne tenait pas à un état physique de la machine, en un mot à une maladie, verrait-on de grands hommes en proie aux revers les plus accablans être calmes dans l'adversité et conserver leur sérénité première, tandis que d'autres, dans les mêmes circonstances, y succombent en se donnant la mort? Le reproche de lâches ou de pusillanimes qu'on fait à ces derniers n'explique-t-il pas le dérangement notable de leur constitution, puisque mille fois on les vit affronter les périls dans les combats et au milieu des factions? comparons les situations et les conduites des Marius, des Bélisaire, avec celles des Saül, des Mithridate, des Caton, etc.

Enfin pourquoi tel infortuné que détruit lentement l'indigence supporterait-il long-temps, et quelquefois toute la vie, l'état le plus misérable, tandis que tel autre fait cesser les maux qui l'accablent en détruisant son existence? On dira bien que la seule différence qui existe chez ces individus, c'est que dans le premier le courage et la force de caractère lui font braver le malheur, tandis que le second, en étant plus profondément affecté, manque de l'énergie nécessaire dans cette circonstance; mais, en raisonnant ainsi, n'est-ce pas avouer l'état maladif qui mine cet infortuné?

Une preuve qui me semble irréfragable, puis qu'elle existe dans les faits mêmes, c'est l'aveu qu'ont fait d'être réellement souffrans et aliénés ces individus que des circonstances particulières ou un traitement bien ordonné ont rappelé à la vie; la reconnaissance qu'ils ont témoignée à ceux qui la leur ont sauvée; enfin le désir qu'ils ont toujours eu de la conserver. MM. les professeurs *Pinel*, *Moreau* de la Sarthe, et beaucoup d'autres médecins célèbres, en citent des exemples.

Oui, disons-le, celui qui se prive de la vie est réellement ma-

lade. L'homme ne se porte à cette extrémité, si contraire à sa tendance naturelle, que lorsque rien au monde n'est capable de faire cesser la douleur qui l'accable. Alors il se sent entraîné à cet acte destructeur par une force invincible ; l'excès du malheur et le désespoir ont produit un tel dérangement dans son organisation, que la vie, au lieu d'être un bien, est un très-grand mal pour lui ; que l'existence n'a plus de charmes à ses yeux ; que la nature n'a plus rien qui le séduise ; qu'enfin son jugement troublé lui fait préférer la mort à la vie, tout espoir de bonheur étant perdu pour lui.

Quel médecin n'a observé l'état déplorable d'un infortuné tourmenté depuis long-temps par une maladie chronique, lorsque l'espérance menace d'abandonner son cœur? Je me rappelle un vieillard atteint d'hydrothorax au dernier degré, qui, prévoyant sa fin prochaine, remerciait affectueusement le médecin de l'hospice pour les soins qu'il lui avait prodigués, et le priait, de la manière la plus touchante, de faire cesser ses maux, en lui donnant quelques breuvages qui puissent abréger le terme non éloigné de son existence : momens plus douloureux pour le médecin que terribles pour le malade !

En comparant l'effet des maux physiques et celui des affections morales sur notre organisation, nous voyons que les premiers ont moins d'action sur le *sensorium commune* que les seconds ; que la douleur physique peut être supportée plus long-temps ; enfin que, ses effets étant moins prompts, elle agit d'une manière moins forte et moins immédiate sur le principe de vie. De-là sans doute pourquoi la douleur physique, dégradant lentement l'état moral, amène rarement l'homme à ce penchant malheureux qui le fait attenter à ses jours. Il n'en est pas de même des peines causées par des passions vives et bouillantes, ou des affections morales profondes : ici le cerveau, le siége de l'âme, paraît directement attaqué, et toutes les autres lésions physiques que l'on observe alors ne sont que secondaires. De là la rapidité avec laquelle le mal parcourt souvent ses périodes,

et cet état terrible où la maladie se cache sous les apparences d'une santé insidieuse, ou sans lésions physiques bien sensibles.

Si la douleur physique, après avoir accablé l'homme pendant long-temps, et éteint dans son cœur le flambeau de l'espérance, peut tellement aliéner son esprit, qu'il soit tenté à disposer de ses jours ; si l'humanité ne peut que s'apitoyer sur le sort de ces infortunés sans condamner leur dernière action, combien les hommes seraient injustes s'ils n'avaient la même indulgence pour l'être intéressant dont souvent la trop grande sensibilité a causé tous les maux qui troublent sa raison, son esprit et sa volonté !

Il n'est malheureusement que trop vrai, et l'observation l'a assez confirmé, que tout ce qui demande une grande exaltation nerveuse peut disposer à la mélancolie ; aussi le génie, loin de garantir des illusions chimériques de cette vésanie, les fait souvent naître. Rien n'est plus ordinaire que de voir ces individus doués des plus belles qualités de l'âme, de la sensibilité la plus vive, ces êtres estimables qui semblent nés pour l'ornement et le bonheur de la société, être les plus particulièrement disposés à la frénésie, au plus haut degré de délire maniaque, ou à la plus sombre mélancolie. L'académicien Crech, Rousseau, Pascal, Zimmerman, Gilbert, nous en offrent de douloureux exemples. Pourquoi faut-il que le génie, que les plus belles prérogatives de l'esprit humain soient si voisins de son aliénation la plus pitoyable !

Non est magnum ingenium, sine mixtura dementiæ.

SENEQ.

D'après ce qui vient d'être dit, il me semble que l'on peut résumer 1.° que le suicide qui a succédé à de violentes passions reconnaît toujours une cause physique, puisqu'il a été conçu dans une tête dont l'imagination était troublée, et qui devait se trouver dans un état de pléthore qui détruit toute espèce d'équilibre ; 2.° qu'il y ait un état chronique du cerveau qui ait déterminé peu à peu le suicide, ou que cet état de tension se soit développé ins-

tantanément, cette action n'en est pas moins l'effet d'une maladie, d'un délire enfin, dit M. *Fodéré*, le suicide n'ayant qu'un but illusoire, et que l'illusion est l'opposé de la raison, et forme la substance de la folie, il en résulte que le suicide est un acte bien formel de démence.

Après avoir démontré que le suicide est toujours la suite d'une maladie, il me semble naturel, avant de passer à sa description, de parler des causes qui peuvent le produire.

Causes générales.

Le suicide doit être une maladie aussi ancienne que le monde, puisque, ainsi que toutes les névroses, il tire son origine des passions qui animèrent toujours les hommes. Il me semble cependant qu'il ne dut pas être une des premières affections mentales ; car, dès l'enfance du monde, l'histoire nous montre bien les hommes en proie aux plus terribles passions, mais le cercle de leurs relations sociales étant alors très-circonscrit, peu de choses devaient suffire à leurs besoins, et ceux factices, nés de l'imagination, leur étant encore inconnus, les passions devaient être moins nombreuses, et peut-être moins vives. Dans les premiers âges du genre-humain nous ne trouvons pas de suicides ; ce n'est que lorsque les sociétés sont devenues plus nombreuses que la civilisation est venue adoucir l'âpreté du caractère de l'homme, et stimuler en quelque façon sa sensibilité alors obtuse, que nous voyons le penchant au meurtre de soi-même venir allonger la chaîne des misères humaines. C'est ainsi que nous voyons cette affection devenir plus ou moins fréquente dans les différens états, selon les modes de gouvernement et de religion ; que de grands événemens, et quelquefois des circonstances particulières, l'ont reproduite d'une manière épidémique ; qu'enfin, ainsi que beaucoup d'autres affections, nous la voyons passer sous l'empire des influences sydérales et des variations atsmosphériques.

Aujourd'hui même encore, il est facile à l'observateur de se convaincre des influences de la civilisation sur cette maladie, en parcourant seulement l'Europe du nord au midi. En effet, le suicide est assez rare en Russie, et presque inconnu dans ces vastes contrées de l'empire des czars habitées par les Tartares, les Tchauvazs, les Tongouzs, et même les Russes des bords du Volga. Je me rappelle qu'en voyageant du côté de Casan, lors de ma captivité, je m'avisai un jour de faire quelques questions sur ce sujet à un paysan russe qui paraissait avoir beaucoup d'intelligence. Lorsqu'il apprit que, quelquefois en France et d'autres endroits, les hommes se tuaient eux-mêmes, son étonnement fut extrême, et même comique, car il me dit en riant et avec un air de pitié : Comment les Français, qui passent pour avoir tant d'esprit, peuvent-ils se tuer! Puis il ajouta : Ah! sans doute qu'alors ils sont fous. Telles furent les observations si justes et si vraies de l'homme le plus simple et le plus ignorant, que je rends ici littéralement.

Il n'y a pas encore très-long-temps que le meurtre de soi-même était peu connu en Allemagne. L'esprit systématique qui caractérise les habitans de ce pays ayant favorisé le développement du matérialisme, on le vit bientôt devenir très-fréquent, mais peut-être moins que chez nous.

L'histoire de France, jusqu'au règne de Louis XV, nous montre peu de suicides. Mais depuis que cette belle contrée est en combustion par des révolutions sans cesse renaissantes qui bouleversent les opinions et détruisent les fortunes; depuis enfin que l'immoralité des jeunes gens les entraîne dans des débauches effrénées, d'où naissent des vices abominables, cette maladie y est devenue presque aussi fréquente qu'en Angleterre.

Dans cette île, où cette action se présente souvent sur la scène des événemens tragiques, on ne peut disconvenir qu'une sensibilité excessive, une prédisposition à la mélancolie, enfin une constitution particulière n'y dispose ses habitans; mais le mode de gouvernement, les richesses immenses des grands, qui les amènent bientôt

à la satiété des plaisirs par l'abus qu'ils font des jouissances, mais qu'ils ne savent pas varier avec adresse, n'y contribuent pas moins. D'ailleurs cette maladie n'attaque en Angleterre que les riches et les personnes aisées ; on ne l'observe guère que dans les grandes villes, et l'on sait que depuis vingt ans les suicides sont aussi nombreux à Paris qu'à Londres. On voit que l'humidité du climat n'y dispose pas autant que le pensait Montesquieu, car le paysan anglais n'en est presque jamais atteint; il serait peut-être possible de dire qu'il doit y être moins soumis que celui des autres pays, vu l'état de liberté dont il jouit plus que partout ailleurs, et les ressources immenses que lui offre l'industrie nationale.

Épidémies suicidiques.

Les historiens les plus anciens nous font connaître des époques où cette affection a causé des ravages effrayans. L'argument du dialogue de Phédon nous apprend que, lorsque le dogme de l'immortalité de l'âme, sorti de l'école de Platon, vint à se répandre chez les Grecs, il causa les plus grands ravages, et détermina une foule d'hommes mécontens de leur sort à terminer leurs jours. Ptolomée Philadelphe, alors roi d'Egypte, voyant l'effet que produisait ce dogme sur les cerveaux de ses sujets, défendit de l'enseigner, sous peine de mort. On connaît l'histoire des soldats russes à Zurich, qui, dans l'espoir d'aller trois jours après leur mort au ciel ou dans leur patrie, se faisaient massacrer par les baïonnettes françaises.

Un ancien historien de la république de Marseille parle d'une épidémie de cette nature qui sévissait sur les jeunes filles de cette ville, et qui avait été causée par l'inconstance de leurs amans.

On sait que les événemens de 1793 présentèrent cette année, à la seule ville de Versailles, l'horrible spectacle de plus de treize cents suicides.

En 1806, on observa à Rouen, pendant les mois de juin et juillet,

plus de soixante suicides ; on a également remarqué que, pendant ces deux mois, la constitution atmosphérique avait été constamment chaude et humide, et que les faillites de plusieurs riches maisons de commerce avaient ruiné un grand nombre d'individus.

La même année, les mois de juillet et d'août ont offert plus de deux cents suicides à Copenhague. La constitution atmosphérique a été la même qu'à Rouen, et l'on a remarqué que beaucoup de personnes s'étaient fort affligées de ce que le gouvernement français s'opposait au commerce maritime des Danois.

Depuis long-temps on a observé les influences des variations atmosphériques sur cette affection ; on sait que les constitutions chaudes et humides, les automnes pluvieux, les hivers froids et secs, la ramènent quelquefois d'une manière épidémique, et que c'est pourquoi les Anglais appellent le vent du nord, *vent des pendus*.

Le docteur Perfect, *Annals of insanity*, etc., nous fait connaître les influences de la lune sur l'esprit des mélancoliques suicidiques : l'expression de *lunatiques* qu'on donne en Angleterre à ces individus, confirme assez la justesse de l'observation.

Telles sont les causes générales qui peuvent amener l'homme à ce malheureux état.

Causes particulières.

Les causes particulières sont : des affections morales très-vives, comme une ambition exaltée trompée dans son attente ; un zèle inconsidéré, un dévouement pour la patrie ou la religion ; le bouleversement des empires, la perte de sa fortune, soit au jeu ou par des événemens imprévus ; le déshonneur, l'horreur qu'inspire même au criminel l'appareil d'une exécution publique ; la perte d'un objet aimé, un amour malheureux et contrarié ; des obstacles mis à un mariage, une misère affreuse, l'hypochondrie,

la manie, la crainte des peines de l'autre vie, l'idée de se croire éternellement malheureux, celle de croire que sa vie est agréable à Dieu, qu'il en demande le sacrifice ; la cruelle pensée de croire qu'avant de quitter un monde rempli d'iniquités, on doit en délivrer les objets de ses plus chères affections ; le célibat, une vie molle, oisive et trop uniforme, peuvent amener ce *tædium vitæ* qui a fait dire à *Lamothe :*

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Le passage d'une vie bruyante et active à la mollesse et à l'oisiveté fait souvent naître le même état ; enfin un vice héréditaire, des dérangemens dans les fonctions des viscères de l'abdomen, la cicatrisation imprudente de quelques anciens ulcères, et la suppression subite de quelques évacuations habituelles, d'après quelques observations, et particulièrement une de M. *Py.*

Le penchant au suicide, reconnu maladie réelle, qui appartient à la classe des névroses, et reconnaît les vésanies pour genre ; je ne saurais lui assigner d'autre place, dans un cadre nosographique, que celle qui lui a été donnée par M. le professeur *Pinel*, en en faisant une sous-classe particulière, sous le nom de *mélancolie suicidique.*

Mais l'observation ayant reconnu que cette affection peut prendre tous les divers types auxquels les maladies sont soumises, par respect pour l'authenticité des faits, nous nous permettrons de diviser cette sous-classe en deux espèces, dont les caractères et les symptômes sont bien tranchés, et se trouvent directement opposés, et nous dirons :

Mélancolie suicidique.

I.re ESPÈCE. Renferme trois variétés.
1.° Mélancolie suicidique spontanée ;
2.° Aiguë ;
3.° Partielle.

II.e ESPÈCE. Contient quatre variétés.
1.° Intermittente ;
2.° Chronique ;
3.° Amicide et parenticide ;
4.° Héréditaire.

Cette division me paraît d'autant plus méthodique, que le caractère et les symptômes de chaque espèce se retrouvent dans chaque variété.

PREMIÈRE ESPÈCE.

I.re VARIÉTÉ. — *Mélancolie suicidique spontanée.* Cette variété ne sévit pas indistinctement sur tous les individus, car ce sont les personnes violentes, dont les passions sont extrêmement vives, qui en sont le plus ordinairement atteintes.

En général, la mélancolie suicidique n'exerce ses ravages que sur les individus qui sont parvenus à cet âge où les passions commencent à avoir un certain degré de force et de ténacité, et ce n'est guère avant la puberté qu'il est bien possible d'en voir des exemples. Cependant on a vu des enfans de huit à dix ans que les brusqueries de leurs parens avaient déterminés à s'aller noyer.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours après une nouvelle fâcheuse, un événement qui renverse nos projets et détruit nos espérances, enfin au moment de la crainte d'un péril que l'on croit inévitable, que cette maladie se manifeste. On ne saurait plus justement la comparer qu'avec l'apoplexie *foudroyante.*

La sensation profonde qu'éprouve alors le cerveau produit un ébranlement terrible et l'excitation la plus forte surtout le système nerveux, et dont le système artériel ressent promptement l'influence. Bientôt un état de stupeur et d'angoisse appelle la prédominance du sang vers la tête, qui, la mettant dans un état éminemment pléthorique, cause un si grand désordre dans les facultés intellectuelles, que, si toutes les idées ne sont pas troublées, elles

sont du moins très-confuses. Cet état ne nous laisse, dit *Buffon*, d'autres désirs que celui de cesser d'être, et ne nous permet qu'autant d'action qu'il nous en faut pour nous détruire, et tourner froidement contre nous des armes de fureur.

L'histoire a consacré de fameux exemples de ce genre de mort. Porcie, ne voulant point survivre à la mort de Brutus, son époux, avala un charbon ardent qui l'étouffa. Pétrone, pris par Scipion, se tua, préférant la mort à la vie en captivité. Vathel se tua de désespoir de ne pouvoir faire dîner le grand Condé suivant le plan qu'il avait projeté.

Ce n'est pas sans douleur que je me rappelle des morts également terribles, dont je fus, hélas ! témoin occulaire. Lors de la malheureuse retraite de Moscou, où l'armée française, pour arrêter celle qui la poursuivait, employait tous les moyens que peut suggérer l'art terrible de la guerre, la ville de Smolensk fut totalement embrasée, et le torrent des flammes n'épargnant pas les toits hospitaliers sous lesquels deux milles Français malades et blessés étaient abandonnés, je vis, au moment où l'incendie commençait à gagner notre hôpital, plusieurs officiers blessés qui, pour échapper à la proie des flammes, se brûlèrent la cervelle !

Quel tableau sublime, mais hélas ! trop terrible, nous en a laissé Voltaire, dans l'infortuné Orosmane !

II.^e^ VARIÉTÉ — *Mélancolie suicidique aiguë.* J'appellerai ainsi celle dans laquelle la mort arrive moins promptement que dans la précédente, et qui, permettant quelquefois à l'observateur de noter les symptômes qui la caractérisent, peut, dans quelques circonstances, lui donner le temps d'en arrêter les progrès. Ici la sensation est moins profonde que dans le dernier cas, ce qui doit nécessairement ralentir la marche du mal, et rendre la détermination moins prompte et plus chancelante ; aussi voit-on un et quelquefois plusieurs jours s'écouler du moment de l'invasion à la terminaison funeste de la maladie.

Tâchons de décrire cette variété en prenant, pour types de nos tableaux, les principaux événemens qui peuvent la déterminer.

Quoi de plus touchant pour l'homme sensible que d'observer son semblable quand il veut tout à coup trancher le fil de sa frêle existence! Est-il porté à cette violente extrémité par un zèle inconsidéré ou un dévouement fanatique pour la patrie, son imagination exaltée lui montrant la générosité de son sacrifice, l'utilité et le bien qui en va résulter pour son pays, il entre bientôt dans une espèce de délire frénétique; sa face devient animée, ses yeux sont étincelans, le pouls est grand, bat avec force et fréquence; les membres éprouvent des mouvemens spasmodiques, toute la machine paraît dans une agitation extrême; le malade refuse d'entendre les observations qu'on peut lui faire, il est sourd aux prières de l'amitié, il ne voit plus enfin qu'une mort glorieuse qui doit immortaliser son nom, et causer le salut de la république; alors il se précipite au milieu des flammes avec une figure rayonnante et joyeuse. Cette action est réellement et doit être considérée dans la société comme le plus grand trait de courage et d'héroïsme; mais le physicien observateur ne la regarde que comme la terminaison du délire le plus violent, et de la fureur la plus complète : c'est ainsi que dûrent périr Marcus Curtius et le généreux Codrus. Les femmes de l'Indostan doivent éprouver les mêmes symptômes en montant sur le bûcher de leurs époux, quoique ce sacrifice soit prescrit par la religion, et que l'habitude de l'exemple puisse les affaiblir.

Mais, où prendre un exemple plus frappant de suicide, causé par le véritable patriotisme et l'amour de la liberté, que dans le vertueux Caton? Ne pouvant soutenir l'idée que la république allait bientôt être asservie, depuis le jour de la guerre civile de Rome, ce grand homme prit le deuil. Dès-lors, mélancolie des plus sombres et ferme résolution de se donner la mort, si Pompée était vaincu. A la nouvelle de la victoire de César à Pharsale, Caton entre dans une agitation extrême, fait ses adieux à sa famille, et

passe la nuit à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme. Le matin, il essaie la pointe de son épée, et dit : je suis donc encore maître de moi-même ; alors il se l'enfonce dans la région du cœur. L'instrument étant mal dirigé, il recommence et tombe. Le bruit que fait sa chute attire près de lui ses enfans et son médecin ; ce dernier panse sa blessure ; mais bientôt il entre dans un délire des plus violens, enlève l'appareil qui recouvrait sa plaie, s'arrache les intestins, et succombe en vomissant des imprécations. A ce tableau, peut-on méconnaître un délire, une frénésie au plus haut degré ?

Suivons maintenant l'infortuné privé tout à coup de sa fortune par un revers imprévu ou par un coup de dez ; il tombe d'abord dans un état de stupeur ; mais bientôt une foule d'idées sur les moyens de réparer les pertes qu'il vient de faire viennent le tirer de cette espèce de léthargie ; étant dans une agitation extrême, il n'en trouve aucun d'assez puissant. Le plus violent désespoir vient s'emparer de lui ; il croit voir sa femme et ses enfans l'accabler des reproches les plus sanglans ; son imagination en délire ne lui présente plus que la mort, s'il ne veut que la pâle faim ne vienne bientôt éteindre son existence : dès-lors, l'infortuné éprouve une céphalalgie des plus intenses ; sa face est animée, et quelquefois d'un rouge obscur ; ses yeux sont éteincelans et larmoyans ; le pouls est vite, accéléré et concentré ; le malade recherche la solitude, évite l'impression d'une vive lumière, et sa marche est irrégulière ; souvent, dans ces momens, il y a incohérence dans les idées, et le malade se questionne brusquement. Ces symptômes sont quelquefois moins violens, mais les idées les plus sinistres, venant constamment l'assaillir, exaltent tellement son imagination, que, dans le délire le plus affreux, il court se donner la mort.

Combien d'individus ne peuvent survivre à l'excès du déshonneur ! prenons pour exemple l'infortunée Lucrèce. C'est certainement à tort qu'un poète a dit, d'une manière trop piquante :

« Des fureurs de Tarquin malheureuse victime,
« Lucrèce, vante moins ton généreux effort.
« Le crime a précédé ta mort;
« Ta mort eut prévenu le crime.

Lucrèce, surprise, menacée de la mort et de l'imputation la plus abominable, fut plutôt rendue qu'elle n'eut le temps de réfléchir à sa cruelle situation, et quoique le coup terrible ait été porté alors, il n'avait encore produit aucun effet. Son déshonneur était complet, sa vertu cruellement outragée, cela est vrai; mais si l'attentat qui venait d'être porté à la pureté de ses mœurs, n'eût porté un trouble éminent dans ses facultés intellectuelles, qui l'eût empêchée de faire comme les Romaines de nos jours? Son crime ne pouvait-il pas demeurer ignoré comme tant d'autres? Mais cela lui fut impossible, la maladie étant d'autant plus développée, que l'accès terrible ne se fit pas long-temps attendre. Elle se trouva bientôt dans un état d'angoisses et d'anxiétés affreuses, et la peinture, qui sait si bien rendre l'expression des passions, nous la représente avec des yeux enflammés et larmoyans, qui font assez connaître la douleur profonde qui l'accable; son imagination en délire lui exaltant l'énormité de son crime, elle ne voit plus que la mort qui puisse l'expier. Alors elle annonce à son mari et à ses parens la violence qui vient de lui être faite, et leur fait jurer de venger son honneur et sa mort, qu'elle se donne au même instant.

Pour terminer cette variété, il me reste à parler des suicides que commettent souvent les criminels pour se délivrer des longues peines auxquels ils sont condamnés, où pour se soustraire à l'échafaud. Il est facile de concevoir comment, dans le premier cas, ces malheureux cherchent à s'ôter la vie. Tantôt c'est par une longue suite de regrets qui les conduit bientôt à la mélancolie; d'autres fois c'est par le plus violent désespoir et la manie la plus complète.

Combien on est dans l'erreur quand on accuse de lâcheté celui qui s'est tué pour éviter le supplice auquel l'avaient fait condamner ses crimes! Comment peut-on croire que, dans ces momens affreux,

l'homme puisse redouter la nature des tourmens qui l'attendent? Cherchons un peu à pénétrer dans le fond de son âme, et voyons ce qui doit s'y passer alors.

On vient lui lire la sentence fatale, au bout de laquelle il voit ces mots terribles, *tombeau de l'espérance.* Dès-lors il se trouve dans un état d'angoisse et d'anxiété; quelquefois même il éprouve des mouvemens convulsifs. L'imagination de cet infortuné ne lui présente plus que la mort, et la mort la plus infamante! Bientôt elle lui en peint tous les détails horribles; il se voit au milieu du cortége effrayant, et couvert d'une livrée qui lui rappelle ses atrocités; il entend, au milieu d'un peuple immense, raconter les actions qui le conduisent à l'échafaud; et pour terminer ce tableau épouvantable, il croit rencontrer les regards de quelques amis qui le connurent vertueux, et voir ses parens au désespoir lui reprocher d'avoir couvert d'un opprobre éternel une famille jadis respectable. C'est alors que la maladie est à sa plus haute période, et que, dans le délire le plus violent, le malheureux se donnerait la mort, si on lui en avait laissé les moyens. Il est presque certain que la plupart des criminels échapperaient ainsi à la vengeance des lois, si, par des mesures très-sages, les gouvernemens ne veillaient à la conservation de ces victimes exemplaires.

III.^e^ Variété. — *Mélancolie suicidique partielle.* La mutilation d'un membre, d'un organe, tient de si près au suicide, que c'est pour l'ordinaire les mêmes causes qui portent l'homme à ce genre d'accès, sans qu'il soit plus coupable aux yeux de la saine raison. En effet, ces mutilations sont toujours occasionnées, soit par un excès de fanatisme religieux, soit à la suite des passions violentes, comme pour punir un organe d'avoir trompé notre espérance, ou parce qu'il nuit à l'exécution des devoirs austères que nous nous sommes imposés. Les malades doivent éprouver, à quelques modifications près, les mêmes symptômes que dans les variétés précédentes.

Athénagoras dit que les chrétiens de son temps se mutilaient et se faisaient eunuques pour être agréables à Dieu. Saint Jérôme nous apprend que saint Marc l'évangéliste se coupa le pouce, de désespoir de n'être pas fait prêtre.

Il existe encore aujourd'hui en Russie, sur les bords du Volga, une secte de chrétiens grecs qui, pensant que Dieu, vu les iniquités dont la vie des hommes est remplie, veut en détruire la race pour en recréer une plus parfaite et plus digne de lui, se font eunuques pour coopérer à ce grand œuvre. J'ai été témoin de ces mutilations qui, malgré toutes les mesures que prend le gouvernement russe pour s'y opposer, n'en diminuent pas moins sensiblement la population des villages habités par cette secte.

Origène, ayant à peine dix-huit ans, chargé du soin d'instruire les fidèles dans Alexandrie, sa patrie, voit bientôt accourir les femmes et les enfans à son école; mais craignant le poison de la calomnie et d'avoir à lutter contre un tempérament fougueux, il se fait eunuque et se mutile lui même pour être plus calme dans l'exercice de ses fonctions religieuses.

M. *Sédillot* (Recueil de la Société de Médecine de Paris) nous fait connaître un trait semblable dans le curé de Fleury (département de l'Aude), qui, contrarié dans son zèle pour le culte religieux, par la vigueur de son tempérament, se pratiqua la même opération sans en redouter les suites funestes.

Un jeune homme de Besançon, amoureux depuis long-temps d'une dame qui résistait toujours à ses instances, obtint enfin un rendez-vous qui devait couronner son bonheur; mais à l'instant fortuné, il se trouve dans cet état dont parle *Cabanis*, que ce n'est pas toujours dans le moment que l'on obtient ce que l'on désire depuis long-temps que la nature nous permet d'en jouir. Désespéré de s'être consumé en efforts impuissans pour satisfaire ses desirs, il quitte brusquement sa maîtresse, rentre chez lui dans une agitation extrême, prend un rasoir et s'ampute d'un seul trait toutes les parties sexuelles; après l'opération, il devient furieux, s'enfuit de sa maison

en courant et frappant tout ce qui se présente sur sa route ; jusqu'à ce qu'épuisé par l'hémorragie résultante de sa blessure, il tombe mort sur une place de cette ville.

Mutius Scævola, ayant résolu d'oter la vie à Porsenna, dont les efforts tendaient à la destruction de la république, se déguise en Toscan, et passe dans le camp ennemi ; entré sous la tente du roi, il assassine son secrétaire, qu'il prend pour le monarque ; convaincu de sa méprise, il porte sa main sur un brasier ardent, et la laisse brûler, comme pour la punir de l'avoir trompé.

L'histoire fourmille de semblables exemples, et ce serait sans nécessité que j'ajouterais à ceux déjà cités.

Ici se termine la description de la première espèce. L'art peu rarement opposer ses moyens à la marche de cette maladie, vu la rapidité avec laquelle les symptômes se succèdent. Cependant je ferai connaître dans le traitement ceux qu'on pourrait raisonnablement employer dans quelques circonstances.

DEUXIÈME ESPÈCE.

Caractères. Un état de tristesse, de taciturnité, quelquefois un accablement extrême ; un caractère ombrageux, craintif, pusillanime, point de dérangement dans les facultés intellectuelles ; erreur de l'imagination sur un enchaînement d'idées exclusives, qui font l'objet des méditations des malades ; un état de langueur dans toutes les fonctions : tels sont les symptômes qui caractérisent cette espèce.

I.re Variété.—*Mélancolie suicidique intermittente.* Si un grand nombre de maladies prennent assez souvent le type périodique et intermittent, la mélancolie suicidique ne lui est également point étrangère ; en effet, n'a-t-on pas vu des individus tomber périodiquement dans des accès de sombre mélancolie, qui les entraînaient à cet acte destructeur, et auquel ils ne succombaient qu'après plu-

sieurs tentatives réitérées à des époques plus où moins éloignées ? Les maniaques dominés par ce malheureux penchant ne s'attaquent ils pas à des époques dont les retours sont plus où moins fixes? Les savantes observations de M. le professeur *Pinel* jettent un grand jour sur la solution de ces questions.

Les influences des variétés des saisons ne paraissent pas peu contribuer au retour des accès. M. *Gall* dit que les constitutions chaudes et humides paraissent les déterminer; et *Tourtelle* que, lorsque, par une cause quelconque, il y a déjà concentration à l'épigastre, comme chez les hypochondriaques et les mélancoliques, le froid peut devenir nuisible, parce que, le centre réfléchissant alors vers le cerveau, le spasme dont il est frappé en trouble les fonctions et pervertit l'esprit mental, et que c'est là pourquoi le suicide est plus fréquent en hiver qu'en toute autre saison. (Hygiène tom. 1.er p. 64). Tant il est vrai, que des deux extrêmes opposés peuvent souvent résulter les mêmes effets. L'automne, dont la langoureuse influence est si marquée sur tous les êtres organisés, ne paraît pas peu ajouter à la sombre mélancolie dans laquelle se plaisent tant les individus atteints de cette maladie dans cette saison; contemplateurs de la nature en dégradation, on dirait qu'ils préparent lentement, et peut-être par imitation, celle de leur existence. Cet état ne pourrait-il pas provenir des accès d'été, où être le prélude de ceux d'hiver ?

Le tempérament désigné sous le nom de *sanguin*, dit *Cabanis*, se rapproche assez fréquemment du mélancolique, et l'histoire de cette variété va confirmer l'exactitude de cette observation.

Les sujets les plus particulièrement disposés à cette variété sont d'abord d'un tempérament sanguin, ont ordinairement des passions vives et un caractère irascible; mais extrêmement sensibles, prompts à s'enflammer, les moindres contrariétés leur occasionnent de violentes colères; des peines quelquefois très-légères excitent fortement leur sensibilité; leur impétuosité naturelle exalte tellement l'étendue de leurs maux, que souvent, dans des mouvemens d'im-

patience, ils appellent la mort, que quelquefois même ils se donnent. Ces accès de peu de durée les conduisent à la mélancolie, à laquelle ils s'abandonnent avec une sorte de plaisir; mais cet état peut d'abord n'être que passager chez ces individus; entraînés par la légèreté qui est le principal attribut de leur tempérament, ils ont bientôt oublié leurs peines, et sont rendus au plaisir par leurs dispositions physiques. Cependant de nouvelles vicissitudes les ramènent facilement à la mélancolie; et c'est alors dit M. le professeur *Richerand*, que le physique s'use, se mine, s'épuise, et que le moral change.

Devenus tout-à-fait mélancoliques, ces malades éprouvent parfois de violentes céphalalgies; d'autres fois elles sont peu vives; ils sont dans un état de langueur, d'abattement, de paresse, joint à une insouciance extrême. Les fonctions de la digestion sont troublées; il y a dégoût, inappétence; le visage perd son coloris et devient terreux; les yeux sont jaunes et abattus; souvent ces malades éprouvent une chaleur douloureuse dans les intestins, et comme une sorte d'embrasement des pieds à la tête, surtout aux approches et même pendant la violence des accès; ils vont difficilement à la garde-robe; et quand ils ne sont pas constipés, les matières sont dures, grisâtres et peu colorées. L'état moral de ces individus semble suivre tous ces dérangemens physiques; car aux approches des paroxysmes, ils sont grondeurs, querelleurs, soupçonneux; dans la suite ils deviennent pusillanimes, et toujours plus craintifs; ils ont peur de leur ombre, et le moindre bruit les effraie; ils ne se trouvent heureux que dans la solitude, et c'est là qu'ils méditent et qu'ils tracent leurs plans de destruction. Cependant ils fréquentent encore la société et cherchent à cacher leur état; d'autres fois ils le disent à tout le monde; ils montrent le dessein du genre de mort qu'ils ont choisi; le plus souvent cependant ils cherchent à se dissimuler leur horrible situation, et font leurs efforts pour l'oublier. Après ces accès, qui sont souvent très-longs, ils reprennent leur vie habituelle, et oublient quelquefois la maladie qu'ils viennent d'éprouver; mais la moindre peine leur rappelle ce qu'ils ont fait;

ils gémissent sur leur état infortuné, auquel ils voyent l'impossibilité de se soustraire. Ces espèces de lutte contre ce malheureux penchant leur rend un calme insidieux et trompeur, qui fait bientôt naître un nouvel et dernier accès.

En général, les accès sont d'autant plus longs que la maladie est plus ancienne, et souvent, à sa deuxième période, elle prend le type chronique.

Les Anglais, chez lesquels le suicide est si fréquent, doivent presque toujours éprouver la série de symptômes que je viens d'énoncer. Il suffit, pour en être convaincu, d'observer 1.° que la plupart de ces individus sont nés avec un tempérament lymphatico-sanguin; 2.° que peu conservent ce tempérament; que, s'ils ne deviennent par la suite mélancoliques, une vie trop commode, le froid et l'humidité de leur climat les rend pituiteux; 3.° presque tous, par la vivacité de leurs passions et leur extrême sensibilité, sont capables, dans l'occasion, d'élever leur caractère au plus haut degré d'énergie, et de donner l'exemple des plus grands traits de courage, d'héroïsme, de vertus et de dévouement patriotique. Les voyages qu'ils entreprennent pour dissiper leur mélancolie; les influences des variations atmosphériques et des diverses saisons si marquées sur la maladie britannique ne doivent laisser aucun doute sur les efforts que font les Anglais pour combattre ce genre de mort.

Mais pourquoi aller au-delà du continent chercher des exemples d'individus atteints de cette affection, tandis qu'elle semble avoir mis plus de trente ans à miner l'existence du philosophe de Genève? Où en trouver un tableau plus frappant? Heureux dans sa jeunesse par les dispositions attachées à son tempérament, mais hélas! trop sensible, Rousseau s'afflige bientôt de l'état misérable dans lequel il se trouve; alors tout change et se dégrade dans son organisation, et la mélancolie la plus sombre vient s'emparer de lui; il devient craintif, pusillanime, ombrageux et extrêmement soupçonneux; il fuit la société, où il ne voit plus que des hommes pervers, recherche la solitude et désire bientôt la mort. C'est probablement

alors qu'il écrivit ces deux fameuses lettres sur le suicide. Mais laissons-le parler dans une de ses promenades solitaires où il peint si bien l'état de son âme et de sa constitution physique. « Me voilà donc seul sur la terre sans parens, sans amis ni société ; ainsi le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime » ! Plus loin il ajoute : « Depuis plus de vingt ans cependant, je me trouve à chaque instant dans cette pénible position ; elle me paraît toujours un rêve. J'ai des douleurs de tête, des indigestions continuelles, un rien me fait peur, m'incommode, me chagrine ». Ce sont bien là des symptômes de mélancolie ; mais ce sont aussi ceux du suicide, dont son imagination était souvent occupée, surtout lorsqu'il disait : « Puisque mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras et un obstacle à mon repos, cherchons donc à m'en dégager le plutôt que je pourrai ». Il suffit de lire quelques passages de ses ouvrages pour ne pouvoir méconnaître la maladie qui tourmentait cet homme infortuné. D'ailleurs les détails circonstanciés des derniers momens de sa vie que nous ont donnés mesdames Levasseur et de Staël ne permettent pas de douter que ce grand homme malheureux n'ait terminé volontairement sa vie.

L'observation d'un tailleur, donnée par M. le professeur *Pinel* (Médecine éclairée par les sciences physiques), la sixième observation de *Leroy* d'Anvers (Bul. des sciences médicales de la Soc. d'émul.), sont des exemples de mélancolie suicidique intermittente.

II.e VARIÉTÉ. — *Mélancolie suicidique chronique.* C'est sur le tempérament mélancolique que cette variété paraît exclusivement exercer son empire, et elle n'est pas une des moindres preuves que cette constitution doit toujours être acquise ou héréditaire.

On ne peut cependant disconvenir que les climats brûlans de l'Inde, de la Haute-Egypte, des îles de la Grèce, de l'Espagne, de l'Italie et des départemens méridionaux de la France, disposent les habitans de ces contrées à la mélancolie : mais aussi cette affection

est excessivement fréquente en Angleterre et tient à des causes que j'ai indiquées dans la variété précédente. En Allemagne, et principalement sur les bords de la Baltique, elle s'y présente également très-souvent. Le tempérament lymphatique des Germains, l'esprit de système dont ils sont imbus, l'opiniâtreté et la constance qu'ils apportent au développement des choses les plus abstraites, jointes à la lenteur de leur imagination, qui doit beaucoup les rapprocher de la vie contemplative ; toutes ces considérations, dis-je, ne doivent pas avoir une faible influence sur la prédisposition de ces individus à la mélancolie. Ne pourrait-on pas dire, comme semble le prouver l'observation, que les affections mélancoliques sont plus ou moins chroniques, selon les tempéramens qui existaient avant elles ? Chez les bilieux, où les idées sont plus fortes et plus profondes, l'imagination plus exaltée, la marche de la maladie ne doit-elle pas être plus rapide que chez les sujets lymphatiques, où tout annonce l'engourdissement des facultés intellectuelles et la lenteur de toutes les fonctions ? Quelle différence n'observe-t-on pas entre les idées fantastiques et gigantesques qu'ont les mélancoliques du midi, et celles douces, paisibles, mais toujours mêlées de crainte et de terreur, qui accablent les mélancoliques du nord !

Quoi qu'il en soit, c'est le plus ordinairement à la suite d'une frayeur, de chagrins profonds, de travaux forcés de cabinet, enfin de tout ce qui peut exciter fortement le système nerveux, que nous voyons la maladie qui fait le sujet de cette variété commencer. Dans la jeunesse, nulle circonstance ne paraît y disposer plus spécialement qu'un amour violent et contrarié, et surtout la perte d'un objet aimé. Aussi les romanciers, qui savent si bien nous retracer les égaremens de l'esprit et du cœur, font-ils avantageusement figurer cette affection dans leurs ouvrages, et ne nous en font pas des peintures trop outrées. Sexe enchanteur, dont la douceur, l'amabilité et les vertus font le bonheur des hommes, c'est à l'énergie de vos sentimens, à votre imagination incoërcible, à votre excessive sensibilité, que vous devez le désir d'aller vous réunir à des

mânes chéries ! Et comme l'a dit une femme célèbre, l'amour formant l'histoire entière de la vie des femmes, ce sont toujours ses suites malheureuses qui doivent les faire consentir à la quitter.

La mélancolie suicidique chronique débute presque toujours par la simple mélancolie ; rarement les malades éprouvent à l'invasion de cette affection des volitions qui les portent à se détruire ; cependant elles ne tardent pas à venir les assaillir. Dans le principe de cette maladie, la face devient livide, le corps maigre ; les yeux sont tristes, abattus ; le blanc de l'œil est plombé. Chez d'autres au contraire, la face devient plus animée ; les yeux sont sombres et enflammés. Quelques-uns conservent leurs forces et leur embonpoint ; d'autres sentent leur épuisement augmenter tous les jours. Les fonctions digestives sont lentes et troublées ; les malades se plaignent de céphalalgie, tantôt sus-orbitaire, tantôt occipitale ; ils éprouvent des douleurs sourdes aux hypochondres, avec un sentiment de chaleur erratique dans le bas-ventre. Les déjections alvines sont dures, pâles, incolores ; le plus ordinairement elles sont difficiles, vu un état habituel de constipation qui incommode beaucoup les malades. Le pouls est lent, concentré, et quelquefois bat avec violence ; le sommeil difficile, et quand il a lieu, souvent troublé par des rêves représentant des objets tristes et lugubres ; quelquefois il est interrompu par des visions et des apparitions : les malades croient entendre des voix étrangères et surnaturelles, qu'elles prétendent envoyées de Dieu, qui veut leur manifester ses volontés suprêmes. A ces agitations nocturnes succèdent pendant le jour un état de tristesse et d'accablement extrême, un sentiment de paresse, d'apathie, enfin un éloignement le plus prononcé pour le mouvement et tout ce qui pourrait les déranger de leurs tristes méditations. C'est alors que naît cet abattement de courage qui les entraîne à la misanthropie et au dégoût de la vie ; ils deviennent craintifs, ombrageux ; un rien les effraie, et le moindre bruit les fait tressaillir et trembler ; ils sont exigeans, minutieux ; accusent ceux qui les entourent de les tromper, de comploter leur persécution ; enfin ces

infortunés ne voient plus dans les hommes que des méchans, et dans le monde que perversité. Ces malades évitent alors la société ; ils choisissent un lieu sombre et solitaire où ils vont passer la plus grande partie du jour : c'est là qu'entièrement livrés à leur imagination délirante, ils méditent sur les moyens qu'ils doivent employer pour quitter une vie qu'ils abhorrent ; c'est là qu'ils travaillent à la rédaction d'un journal, dans lequel se trouvent consignées les diverses sensations qu'ils éprouvent, et où l'on voit les desseins des différens genres de morts qu'ils ont d'abord choisis, puis rejetés pour des raisons bizarres dont ils n'oublient pas de faire mention. Quelques-uns se croient damnés, poursuivis par les démons, et désespèrent de leur salut. Quelquefois une amante infortunée va pleurer sur le tombeau de l'être qui fit son bonheur, et rien ne peut l'empêcher d'y revenir sans cesse. Ces malades n'éprouvent aucun dérangement dans leurs facultés intellectuelles ; ils ne sont égarés que par cet enchaînement d'idées exclusives qui les entraîne à la mort ; souvent ils se questionnent sur leur état, s'accusent d'être insensés, et gémissent sur les maux qui les accablent ; d'autres fois ils poussent les argumens les plus solides à ceux qui veulent les détourner de leur penchant, et leur prouvent que, n'ayant plus rien à espérer dans cette vie, ils doivent la quitter.

C'est ainsi que ces infortunés passent quelquefois des mois et des années en proie à leur misérable état, et constamment occupés de leurs projets destructeurs. Quelques-uns portent sur eux pendant long-temps des armes pour se détruire, incertains sur la manière, le lieu, le temps de mettre fin à leur existence. Ces symptômes vont toujours en augmentant graduellement jusqu'au fatal moment. Lorsqu'ils sont décidés à mourir, et qu'ils s'éloignent des personnes qui les entourent, dans l'intention d'exécuter leur projet, on voit leur face s'animer, leurs yeux devenir plus sombres, hagards et fixes ; le pouls s'élève, bat avec force et fréquence ; les hypochondres sont tendus, douloureux et très-chauds ; enfin les malades éprouvent un sentiment de chaleur général dans toute l'habitude du

corps : c'est alors que la maladie est à sa plus haute période, et que ces malheureux se rendent au lieu qui doit être le seul témoin de leur fin déplorable.

Souvent le coup a manqué, ou bien ils ont été dérangés et troublés par quelques passans, ou enfin on les retire de l'eau à temps. Ces accidens les guérissent rarement, et le plus souvent ils cachent le projet qu'ils avaient envie d'exécuter. Ils disent qu'ils se sont blessés à la chasse, ou qu'ils sont tombés par accident dans la rivière. Après ces sortes d'événemens, ils paraissent calmes, et souvent même plus gais qu'à l'ordinaire ; mais on doit se défier de ces symptômes perfides, qui ne sont que le résultat des efforts que font les malades pour éloigner les soupçons que l'on pourrait avoir sur eux, et n'être pas arrêtés dans l'exécution d'un nouveau projet qui ne tarde, hélas ! pas à avoir lieu, si on ne s'y est opposé.

Je devrais peut-être parler ici des effets d'un amour malheureux et contrarié, surtout lorsque deux individus que le destin semblait avoir fait naître l'un pour l'autre, trouvant des obstacles insurmontables à leur union, et à laquelle des parens inexorables ne veulent consentir, vont, d'un accord unanime, confondre leur sang et leur existence, en s'unissant au tombeau. Les exemples, hélas ! n'en sont que trop nombreux, et tout le monde connaît l'histoire des amans lyonnais, et un semblable événement qui arriva il y a quelques années à Tournus. Ne doivent-ils pas, à quelques modifications près, éprouver les mêmes symptômes que je viens de décrire ?

III.^e^ Variété. — *Mélancolie suicidique, amicide et parenticide.* Personne, que je sache, n'a encore parlé de cette variété de suicide, que MM. *Gall* et *Spurzhim*, et c'est à eux que la médecine est redevable de ce que l'on sait sur cette horrible maladie. Ces savans médecins en ont donné une description très-exacte dans leur *Traité des dispositions innées de l'âme et de l'esprit*, et je n'en ferai que l'extrait, en y joignant ce que m'ont fourni deux observations de ce genre.

Cette variété se distingue des précédentes par un penchant irrésistible qu'ont les malades de plonger leurs mains dans le sang de leurs parens ou amis, puis d'attenter à leurs jours pour aller s'unir aux mânes de leurs victimes.

Parmi les exemples les plus terribles, on rapporte les suivans. Un cordonnier de Strasbourg, dont le caractère misanthrope se faisait remarquer depuis long-temps, tua sa femme et trois de ses enfans ; il aurait aussi tué le quatrième, si celui-ci, par la fuite, ne se fût soustrait à sa fureur. Après avoir commis cette action épouvantable, il se détruisit. A Léopold, en Gallicie, le baron de K.... tua sa femme, objet de sa plus vive tendresse, puis se brûla la cervelle. Un instituteur de Hambourg, dont le caractère sombre et morose se faisait remarquer depuis plusieurs années, tua sa femme et ses cinq enfans, puis, après en avoir renvoyé deux autres qui étaient confiés à ses soins, il se pendit. Le professeur *Huffland* rapporte l'observation d'un soldat de la garde du roi de Prusse qui mena promener sa femme et son enfant dans une forêt voisine de Postdam, où il les immola à sa rage, et, qui après, n'ayant pas eu le courage de se détruire, fut se livrer à la justice, en demandant la mort. Un jeune paysan des environs de Beaune, éperdûment amoureux de la fille d'un riche fermier de ces contrées, mais que le père ne voulait pas lui accorder, vu la modicité de sa fortune, sollicite un rendez-vous auquel consent son amie, qui ignorait son funeste projet ; il entraîne cette infortunée dans une forêt voisine de leur village, et là il se tue après lui avoir ôté la vie. On connaît cet événement malheureux, dont ont retenti les journaux il y a deux mois, relativement à cette femme de Gotting. J'ai connu à Manheim un boulanger très-riche, possédant une excellente femme et de charmans enfans, et qui tous les jours était tenté de les massacrer. Un célèbre médecin de cette capitale a traité avec succès une dame charmante, douée des plus belles qualités de l'âme, qui éprouvait un penchant irrésistible à détruire son époux et un jeune enfant qu'elle idolâtrait. Elle a avoué que souvent, en baignant son fils,

elle ressentait une puissance intérieure qui lui disait : *Noie-le, laisse-le couler, laisse-le couler;* que souvent la nuit elle se levait pour passer dans l'appartement de son mari, dans l'intention de le tuer; que, pour combattre les idées noires qui la tourmentaient, elle arrachait la clef de la porte et la jetait au loin, afin de ne pouvoir la retrouver, et d'être dans l'impossibilité d'exécuter son dessein affreux. Un traitement bien ordonné a délivré cette femme intéressante des tourmens qui l'accablaient, et l'a rendue à sa famille, dont elle fait le bonheur.

L'illustre auteur du Traité médico-philosophique rapporte, page 102 de son ouvrage, l'observation d'un aliéné de Bicêtre, atteint de cette affection, et dont les symptômes sont très-exactement décrits. Dès l'invasion de cette maladie, il se manifeste un désordre extrême dans les fonctions digestives et les viscères du bas-ventre. On observe des éructations, des flatuosités, des appétits bizarres et des évacuations irrégulières; la face se décolore et devient d'un jaune verdâtre, surtout aux pourtours de ailes du nez et de la bouche; les yeux sont éteints, abattus; la sclérotique est d'un jaune grisâtre; enfin le *facies* est sensiblement décomposé. Chez d'autres au contraire, ces symptômes n'ont pas lieu, ou marchent avec plus de lenteur. Quelquefois la surface de la peau est privée de sentiment; les malades se plaignent d'engourdissemens ou d'une sensibilité extrême à tout l'extérieur. Une chaleur brûlante, mais erratique, se fait sentir à tout l'extérieur du corps, surtout aux cuisses et aux pieds. Au plus haut degré de la maladie, cette chaleur produit sur les patiens l'effet d'un souffle embrasé qui passe des intestins à d'autres parties. La plupart des malades sont alors abattus, craintifs, ombrageux et pusillanimes; souvent des hommes très-robustes tremblent devant un enfant ou une statue. Quelques-uns cachent leur position, d'autres la communiquent sans scrupule. Cette apathie insouciante, ce silence perfide, caractérisent les cas les plus dangereux. Bientôt ils ne voient plus qu'infortune et méchanceté; et lors même que tout ce qui les entoure offre l'image

de la prospérité, ils ont peur qu'eux et leurs enfans ne soient assaillis par la misère et la faim. Quelques-uns se croient méprisés, persécutés. Tous ces symptômes disparaissent quelquefois soudainement, mais reviennent bientôt avec plus de force : alors la mélancolie et la pusillanimité augmentent ; des douleurs vives à la racine du nez, au milieu du front, et quelquefois au sommet de la tête, et des constrictions au bas-ventre viennent se réunir aux autres symptômes ; enfin des accès de convulsions suffocantes, d'anxiétés affreuses, de penchans involontaires ou d'impulsions secrètes à s'ôter la vie, viennent terminer ce triste tableau. C'est ainsi que ces infortunés passent souvent des années entières dans cette lutte épouvantable. Quelques-uns tiennent un journal régulier des idées qui les agitent ; d'autres paraissent prendre part à des sensations agréables, mais reviennent sans cesse à leur malheureux état. Souvent ils s'écrient, avec l'accent du désespoir : *Je suis fou, je suis un insensé.* Leur misérable situation leur cause les plus vives douleurs, et cependant l'idée s'en renouvelle continuellement ; ils disent, ils écrivent : *Je le ferai pourtant.* Tous ces symptômes s'aggravent chaque jour ; chaque jour ces malheureux imaginent un nouveau plan de destruction pour mettre fin à leur vie et à celle de ceux qui leur appartiennent ; enfin chaque jour le système nerveux est plus ébranlé. La pusillanimité et la faiblesse d'esprit augmentent sans cesse ; ils se croient perdus, se considèrent comme des enfans de réprobation, et ne forment qu'un vœu, celui de se délivrer et de délivrer ceux qui leur sont chers d'un monde rempli d'opprobres et d'iniquités : dès-lors ils font des tentatives multipliées pour briser les liens qui les retiennent. Malgré l'exactitude des mesures qu'ils ont prises, souvent l'exécution ne réussit pas ; le coup n'est pas mortel, ou bien ils sont dérangés. Mais ces accès les guérissent rarement ; la plupart restent mélancoliques et abattus ; ils paraissent se repentir de ce qu'ils ont fait, et prennent part aux événemens de la vie ; mais les accès ne tardent pas à revenir avec plus de violence, accompagnés des symptômes les plus perfides,

tels que les visions de spectres lumineux, les sons et ordres de voix étrangères, qui sont les prognostics des accès les plus terribles. Si, dans un tel accès, le malade manque de tuer les personnes qui lui sont chères, il se hâte de se détruire lui-même. Quelquefois, apaisé à la vue du sang qu'il vient de répandre, il va demander à la justice la mort, qui seule lui fait espérer le terme de ses maux.

IV.^e^ VARIÉTÉ. — *Mélancolie suicidique héréditaire.* Si un grand nombre des maux qui affligent l'espèce humaine peuvent être transmis par la voie d'hérédité ; si l'observation a constaté que la plupart des maladies mentales ne peuvent souvent reconnaître que cette cause, la mélancolie suicidique, qui appartient à cette classe de vésanies, ne contribue pas moins à augmenter la somme de ces tristes héritages de l'humanité.

L'opinion que cette affection peut devenir héréditaire paraît être très-ancienne, puisqu'elle a passé en axiome parmi le peuple. Nous voyons également sur le théâtre cette école des mœurs, Gresset, dans sa comédie de *Sydney*, faire dire à Dumont, qui fait à Hamilton la description de la maladie de son maître :

« Il avait, m'a-t-on dit, certain père autrefois,
« Qui cachant, comme lui, sous un maintien sournois,
« Sa tristesse, ou plutôt sa démence profonde,
« Ici même, un beau jour s'excamote du monde,
« C'est un tic de famille, et j'en suis pénetré, etc.

Plusieurs ouvrages anglais parlent de cette affection. M. *Gall* a traité, à Vienne, plusieurs individus atteints de cette maladie, et dont les familles offrent des suicides depuis plusieurs générations. *Awenbrugger* rapporte de semblables observations. J'ai donné des soins à une demoiselle de Smolensk, qui avait un penchant très-prononcé au suicide, et dont la plupart des parens avaient succombé à ce genre de mort. Ces observations, auxquelles il serait facile de joindre un grand nombre d'autres, doivent assez prouver l'existence de cette variété.

Quoique M. *Gall* croie avoir observé des symptômes de cette affection chez des enfans même en bas âge, je pense qu'ils ne peuvent guère être sensibles avant celui de douze ou quinze ans. C'est ainsi que souvent, dès l'âge de puberté, ils se manifestent comme par explosion, et que quelquefois ils sont l'annonce de la révolution physique qui doit s'opérer à cette époque. On observe alors un changement total dans l'individu : les malades passent rapidement de cette gaîté folâtre, de ce penchant à la variété des plaisirs qui caractérisent si bien cet âge heureux de la vie, à un état de langueur et d'insouciance extrême, et bientôt éprouvent tous les symptômes de la deuxième variété. Constamment occupés de la fin malheureuse de leurs proches, ils voient l'impossibilité de terminer différemment leur existence; quelques-uns pensent même que c'est un devoir qu'ils leur ont prescrit. Ils ne cachent que rarement leur état, et aiment au contraire à s'entretenir des circonstances qui précédèrent la mort de leurs parens; ils s'esquivent de la maison, vont pleurer sur leurs tombeaux chéris, et leurs promettent d'aller bientôt les rejoindre. Quelquefois la maladie se déclare à un âge plus avancé ; mais du reste, les mêmes symptômes ont lieu. C'est ainsi que ces infortunés, passant par tous les degrés de la variété chronique, finissent par se détruire, si on ne s'y oppose par un traitement sagement ordonné.

Autopsie.

L'autopsie cadavérique des suicides a souvent confirmé ces résultats de l'observation ; on a trouvé le cerveau d'une fermeté contre nature, des congestions plus ou moins considérables, des ruptures de quelques vaisseaux sanguins, et particulièrement des traces de phlogose aux méninges, chez les individus qui ont terminé leur vie d'une manière violente. Le sénateur *Cabanis* a observé que les cerveaux des suicides étaient plus lumineux, et qu'ils contenaient beaucoup plus de substance phosphoreuse qu'à l'ordinaire, surtout

dans le cas précédent. Deux fois ce phénomène s'est présenté à mon observation, et deux fois j'ai cru remarquer la rupture de quelques artérioles, et les membranes cérébrales phlogosées, sur des cadavres apportés à l'Hôtel-Dieu. Les renseignemens pris sur les circonstances qui précédèrent la mort de ces individus m'ont fait connaître qu'elle avait eu lieu à la suite d'un violent désespoir. J'ai remarqué aussi, sur le cadavre d'un mélancolique suicidique, de l'espèce chronique, un cerveau d'une mollesse extraordinaire, surtout à la base du cervelet. M. le baron *Corvisart* dit que, dans le cas de mort, causée par détermination spontanée, les cadavres de suicidés lui ont souvent offert des dérangemens actifs des fonctions organiques du cœur, tandis que, dans le cas de mélancolie lente, l'adhérence du cœur au péricarde, et des lésions évidemment passives de ce viscère, étaient les résultats de l'autopsie des cadavres de ces individus. On a souvent trouvé, dans le dernier cas, des vices organiques du crâne, diverses lésions dans les viscères de l'abdomen, des tubercules au foie, et des concrétions dans la vésicule biliaire, d'après les observations du docteur *Gall. Ludwig* a consigné, dans ses recherches sur l'anatomie pathologique, quelques observations de ce genre, faites par le docteur *Gréding*. Ces résultats ne doivent-ils pas exciter à faire des recherches ultérieures, et ne sont-ils pas dignes de fixer d'une manière particulière l'attention des observateurs?

Ici se termine la trop longue, mais hélas, trop véritable histoire de cette affection. J'aurais peut-être à craindre d'en avoir hasardé la description, si ce faible travail devait être soumis à la censure du vulgaire, aveuglé par l'épais bandeau de l'erreur et du préjugé, et sans doute que je serais bientôt accusé de favoriser, et même d'encourager l'idée de ces malheureux que pourra désormais poursuivre la même passion de s'arracher la vie. Mais c'est à la médecine que je m'adresse; c'est aux dignes successeurs du veillard de Cos que je parle; ce sont d'illustres philosophes; ce sont mes maîtres enfin qui vont me juger: je ne dois donc pas

craindre de dire la vérité, puisque je la leur ai toujours entendu annoncer.

TRAITEMENT.

Examen succinct de la médecine dans le traitement de la Mélancolie suicidique.

Les principes du traitement des affections vives de l'âme ont été reconnus bien long-temps avant l'origine de la médecine grecque, dit M. le professeur *Pinel*, et il paraît que ces maladies remontent jusqu'aux siècles éclairés de l'ancienne Égypte. C'est ainsi que l'on voit, dans cette vaste contrée, les ministres des institutions religieuses, exerçant alors la médecine, mettre à profit le pouvoir qu'ils avaient sur l'imagination des hommes, et faire des cures étonnantes, en employant tour à tour les moyens hygiéniques les mieux combinés, et y joignant avec habileté des cérémonies mystérieuses pour obtenir la faveur des divinités tutélaires. Quoique, dans le siècle où nous vivons, tout ce qui tient du mystérieux ait perdu une grande partie de son empire, des moyens bien plus puissans que ceux qu'employaient les mages de l'Orient contre ces maladies, n'en restent pas moins à la médecine. En effet, les vastes connaissances que nous avons en physique et en histoire naturelle, qui nous fournissent les avantages de pouvoir varier nos moyens hygiéniques et thérapeutiques d'une manière infinie; ceux que nous pouvons retirer de la philosophie morale, les ressources enfin que nous offre la religion dans les paroles consolantes d'un sage ministre, guidé par une vraie philanthropie, sont des moyens qui seraient bien plus efficaces encore que ceux des anciens Égyptiens, si un médecin éclairé les administrait.

Les anciens, et même les modernes, ayant toujours considéré l'affection qui nous occupe comme une variété de la mélancolie, ce qui est en effet très-exact, ont obtenu des succès plus ou moins constans des divers moyens qu'ils lui ont opposés. Les uns ont em-

ployé les bains et la saignée; d'autres ont préconisé les purgatifs et les vésicatoires; d'autres enfin ont exclusivement mis en usage les secours moraux; tous prétendent avoir obtenu de leurs divers moyens de très-grands succès, ce qui est très-possible, mais qu'on sait cependant avoir été rarement complets. Si l'esprit de parti, dans l'emploi de tel ou tel moyen en médecine, a toujours dû ralentir les progrès de la science, la vacillation qu'on éprouve encore aujourd'hui dans le traitement des maladies mentales n'en est pas une des moindres preuves.

L'expérience a souvent constaté que l'effet de quelques remèdes simples ont pu prévenir le retour des accès de mélancolie suicidique: l'observation a également prouvé que les avantages d'une circonstance particulière, telle qu'une hémorrhagie causée par la blessure d'un coup mal dirigé, une émotion vive et profonde, des secours moraux bien administrés, ont souvent produit un changement solide et durable sur l'esprit des personnes aussi malheureusement affectées. On sait cependant que ces moyens seuls ont rarement réussi, et que, dans la plupart des cas, ces malheureux sont devenus victimes de leur dessein funeste. Ces observations n'auraient-elles pas dû faire sentir la nécessité d'une méthode bien raisonnée?

*Méthode d'*Awenbrugger. Il y a quelques années que le professeur *Awenbrugger*, de Vienne, a obtenu de grands succès dans le traitement de ces maladies par une méthode particulière. MM. *Noëst* d'Amsterdam et *Leroy* d'Anvers se sont également trouvés très-satisfaits de l'usage qu'ils en ont fait dans divers cas; et les observations qu'ils en ont données (Bulletin des Sciences médicales de la Société d'émulation) confirment les avantages de cette méthode, qui consiste, 1.° à s'emparer du malade, lorsqu'on a des preuves non équivoques qu'il veut se détruire, et à lui faire boire de l'eau froide en abondance. 2.° Lorsque le malade est agité par un violent délire, qu'il fait des efforts pour se soustraire aux soins qu'on lui donne, qu'il cherche à se mutiler et à frapper les personnes qui l'observent,

qu'enfin sa face est animée, que ses yeux sont fixes et enflammés, on doit le placer sur un siége commode, dans lequel il sera retenu par des liens, continuer les boissons froides, légèrement émétisées, et faire des applications de glace sur la tête, le cou, et la partie supérieure de la poitrine. Pendant l'usage de ces moyens on doit entretenir la chaleur du tronc et des extrémités par des frictions faites sur ces parties avec des flanelles sèches, et nourrir le malade avec quelques légères émulsions. 3.° Lorsqu'il survient une sueur froide, que le délire tient de l'hydrophobie, tel que la bouche écumante, les yeux fixes, égarés et menaçans; que la face devient d'un rouge obscur et promptement livide; que le pouls et les battemens du cœur sont forts, précipités et irréguliers, on doit alors examiner les hypochondres; et si on les trouve durs et brûlans, on doit appliquer sur la plus chaude de ces régions un vésicatoire qui en recouvre toute l'étendue. A peine ce topique a-t-il produit son effet, que les symptômes diminuent de violence, et que le délire cesse. Telle est la méthode awenbruggérienne dont les effets ont toujours été constans et invariables, et qui pour le malheur de l'humanité est trop peu connue.

Ce traitement pourra, au premier abord, paraître purement empirique; mais si on fait attention aux symptômes et à leur siége, on verra qu'il est assez rationnel. Les boissons et les applications froides, en tempérant l'effervescence générale, s'opposent à la congestion vers le cerveau et calment l'irritation qui y existe. L'effet du vésicatoire, quoique difficile à concevoir, peut cependant s'expliquer : car on connaît l'étroite sympathie qui existe entre le cerveau et le foie; on sait que ces maladies, dans lesquelles la mélancolie est si bien peinte, se trouvent souvent empreintes du cachet de l'hypochondrie; on sait, dis-je, qu'elles peuvent tour à tour être produites par des affections vives de l'âme, ou par un état particulier du cerveau ou des viscères du bas-ventre; or on peut concevoir la dérivation qui paraît s'opérer dans ce cas du cerveau au foie, et de celui-ci à l'extérieur du corps. On pourrait peut-être penser qu'à l'invasion de la mélan-

colic suicidique de l'espèce chronique, le cerveau ou le foie est d'abord primitivement affecté; que bientôt ils le sont simultanément; qu'enfin, lorsque la maladie est à sa plus haute période, le siége particulier de l'accès est au cerveau. Au reste, les faits existent; et c'est à l'observation à éclaircir ce que confirme l'expérience.

Malgré les travaux immortels des *Willis*, des *Fowles* et de l'illustre professeur *Pinel*, peu de médecins s'occupent des maladies de l'âme et de l'esprit, dit le sénateur *Cabanis*, et il y a de quoi s'étonner qu'on ne cherche pas à pénétrer davantage dans cette partie intéressante de l'histoire naturelle de l'homme.

C'est sans doute à l'horreur qu'inspire tout ce qui retrace l'idée d'une mort terrible que la mélancolie suicidique doit l'abandon presque total dans lequel elle est restée jusqu'à présent, et que le traitement de ce genre d'affections attend encore que la philosophie médicale ait travaillé à l'arracher des mains de l'empirisme et du préjugé.

C'est donc dans des sources plus récentes, et en nous composant une méthode des différens moyens que nous avons exposés, et surtout en suivant l'ordre sévère de l'analyse que nous allons puiser les divers principes de notre traitement.

Division du traitement.

Il peut offrir deux principales indications. La première, qui consiste à combattre les symptômes qui se manifestent à l'invasion des variétés de l'espèce aiguë, et ceux qui annoncent le retour des paroxysmes, et dont l'intensité peut déterminer des accidens d'autant plus fâcheux qu'il y va de la vie dans les deux cas.

Dans la seconde, on doit se proposer de prévenir le retour des accès ou d'opérer la cure radicale de la maladie, et cette partie embrasse trois objets principaux : 1.° le régime moral; 2.° le régime physique; 3.° enfin celui renfermant l'usage des alimens et l'administration des médicamens. Ces trois bases fondamentales du trai-

tement doivent subir des modifications suivant l'espèce ou variété, la cause déterminante de la maladie, et les dispositions particulières du sujet.

Première indication générale. Calmer la violence des symptômes au début d'une affection aiguë, et les paroxysmes dans une mélancolie ancienne et chronique.

Dans ces momens terribles d'effervescence où l'homme, emporté par un désespoir furieux ou une sombre misanthropie veut s'ôter la vie, qui pourra ramener son âme à cette douce sérénité qui puisse encore lui faire chérir l'existence, si ce n'est toi, ô sublime amitié ! Qui mieux que toi saura pénétrer dans les replis du cœur d'un ami malheureux, et y saura faire couler un baume salutaire et persuasif? Tes sages conseils ne sont-ils pas dictés alors par le plus tendre intérêt? Le bon ami, dit M. *Andry*, qui nous distrait, qui charme tous « les momens de notre vie, est, dans ce cas, le meilleur médecin » :

Nunquàm sit mens otiosa, nunquàm solitudinem petat ; amico aperiendum imum pectus. (Seneca, *de Tranq. animi.*)

Les accens mélodieux de la voix d'une personne aimée, une musique douce et langoureuse dans des accès de mélancolie aiguë, des airs bruyans et guerriers, ceux légers et agréables de nos opéras-comiques, aux approches des accès de l'espèce chronique, obtiendraient encore d'heureux effets.

Quelques médicamens simples donnés à propos pour tempérer l'effervescence générale et rétablir l'ordre de quelques fonctions troublées peuvent aussi faire cesser la violence des accès et prévenir le retour des paroxysmes. C'est ainsi, par exemple, que des boissons acidules et laxatives, l'usage d'un bon hydromel, quelques lavemens, apaiseront cette ardeur générale qu'on observe à l'invasion de ces affections, et préviendront cet état de constipation qui peut souvent être considéré comme cause déterminante.

Seconde indication générale, ou traitement de la maladie. Le ré-

gime physique, le régime moral, et les médicamens doivent bien former la base du traitement de la mélancolie suicidique; mais avant d'exposer ces trois objets, considérons les principes qui doivent diriger notre marche.

Premier principe du traitement.

Remonter à la cause de la maladie.

Cette connaissance préalable est d'autant plus nécessaire, que l'on peut la regarder, dans bien des cas, comme une condition *sine quâ non*, sans laquelle, dis-je, tous les secours de l'art seront inutiles. — Les causes, dit *Fernel*, sont si étroitement liées avec les maladies, qu'il est impossible que celles-ci disparaissent tant que celles-là subsistent.

En effet, comment pourra-t-on agir avec assurance et méthode sans la connaissance des diverses causes qui peuvent amener ce malheureux dégoût de la vie? Quelle différence dans les divers moyens à employer! Chez l'un, l'excès des travaux du cabinet a tellement exalté son imagination, qu'il divague et a perdu la raison; chez l'autre, une vie sédentaire molle et trop oisive l'a conduit à la plus sombre mélancolie.

Ne voyons-nous pas tous les jours de nos guerriers qui, après avoir passé une vie bruyante au milieu des camps, et croyant venir se reposer à l'ombre de leurs lauriers, et pouvoir terminer leur existence dans les charmes d'une vie paisible, tombent bientôt dans l'hypochondrie et la manie suicidique la plus complète?

Souvent un négociant, pour jouir des richesses immenses qu'il a acquises, se retire des affaires, s'éloigne du tumulte des villes, et va dans une campagne délicieuse chercher le repos qui fait bientôt naître l'oisiveté et l'ennui qui le conduisent rapidement au dégoût de la vie.

Le travail, l'activité, les distractions agréables ne seront-ils pas alors les meilleurs remèdes?

Donnera-t-on strictement les mêmes conseils à un amant malheureux?

Une saine morale ne saura-t-elle pas triompher sur les emportemens fougueux d'un prédicateur guidé par un zèle indiscret, et ramener à la raison des femmes faibles et timorées? Les conseils et les réflexions d'un homme sage ne pourront-ils pas rattacher à la vie un vertueux citoyen emporté par l'excès de son patriotisme et son amour de l'indépendance? les avantages d'une bonne éducation n'éloigneront ils pas la mélancolie d'un individu chez lequel elle pourrait être héréditaire? Quand, enfin, cette affection reconnaîtra pour cause des dérangemens dans les fonctions des viscères de l'abdomen, ou la suppression de quelques évacuations habituelles, devra-t-on employer les mêmes moyens?

La solution de ces questions se trouve renfermée dans le deuxième principe du traitement.

Deuxième principe du traitement.

Nécessité de le varier suivant les espèces et variétés, les causes, la constitution individuelle, le sexe, l'âge, le genre de vie et d'occupations habituelles, le climat, le degré ou les complications de la maladie.

Je ne donnerai, pour commentaire à cette théorie, que l'opinion de l'illustre médecin de Genève (*Tissot*). — J'en appelle à tout homme qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'exposition de ces causes, et sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remède. Quand on sera bien pénétré de ce principe, on ne s'en laissera pas imposer par des tissus de sophismes destinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cause, et que cette cause est de nature à céder au remède vanté. (*Avis au peuple.*)

ART. I. — *Première base du traitement.*

Nécessité d'un bon régime physique. — Rien ne constate mieux les avantages pour prévenir et pour guérir ces espèces d'affections que l'étude des causes que nous leur avons assignées, et qui sont presque toujours le résultat d'un genre de vie contraire aux sages lois de la nature. Les prêtres de l'ancienne Egypte nous ont exposé les principes généraux pour le traitement de ces maladies avec autant d'élégance que de concision, plus de mille ans avant l'ère chrétienne.

L'absence des sensations et des idées, les promenades solitaires rappellent les sensations pénibles et augmentent les dangers de l'isolement, et rien n'est plus propre à dissiper la mélancolie suicidique qu'une activité continuelle.

Ainsi donc les promenades, les dissipations, tout objet capable de causer des sensations agréables; les grands voyages surtout, mais particulièrement ceux des eaux minérales, seront d'un avantage incontestable, vu la multiplicité des plaisirs qui se trouvent réunis dans ces lieux, et par conséquent des sensations qu'on doit y éprouver.

Les Anglais, chez lesquels la variété intermittente paraît être la plus fréquente, semblent inspirés par la nature dans le traitement de leur maladie. En effet, dès sa naissance, on les voit mettre tout en œuvre pour dissiper leur état mélancolique, et c'est sans doute à cette disposition qu'ils doivent leurs idées romanesques, souvent si bizarres, et leur passion pour les grands voyages, si capable de faire diversion aux idées lugubres d'où naît cette maladie.

Toutes ces distractions cependant ne produiraient que de bien faibles impressions chez certains individus, ou du moins ne sauraient être comparées aux avantages des exercices et des travaux manuels auxquels se livraient avec le plus de plaisir les malades avant leur aliénation.

L'homme étant né observateur et constant admirateur de la nature

dans la reproduction des êtres organisés, les travaux champêtres, la culture des fleurs dans un jardin avantageusement situé, devront presque toujours l'emporter sur les autres occupations. En effet, quoi de plus puissant, pour apaiser l'effervescence des passions, qu'un travail manuel toujours agréable, et l'avantage de pouvoir se promener dans une campagne fertile où la douceur des mœurs, la pureté de l'air qu'on y respire, la vie libre et paisible qu'on y mène, font bien peu regreter ces cités bruyantes et tumultueuses, spectacles toujours dangereux pour une âme malade !

Qui sait aimer les champs, sait aimer la vertu,

DELILLE.

De tous les exercices du corps, l'équitation paraît devoir spécialement fixer notre attention. Les malades devant toujours s'observer, dans la crainte d'être entraînés dans une chute, le corps est conséquemment toujours en mouvement, et la pensée constamment occupée. Chez les personnes faibles, le pas devrait être conseillé; mais, en général, le trot et le galop sont les allures les plus convenables.

La natation et l'immersion dans l'eau froide ne doivent pas être indifférente dans quelques circonstances, et particulièrement dans la variété intermittente, soit comme moyen d'exercice, ou sous un point de vue thérapeutique.

Un spectacle où l'on jouerait à propos les pièces de *Sydney*, du *Délire*, de Saint-Fal, ou de l'*Anglais raisonnable*, de Patrat, devrait, ce me semble, faire l'impression la plus avantageuse sur des misanthropes décidés à quitter la vie. Ce sentiment si impérieux, l'imitation innée chez les hommes, ne les conduirait-il pas à de sages réflexions ?

Si l'on remarquait des dispositions héréditaires à cette affection chez quelques sujets, on conçoit que c'est par l'éducation la plus active, les exercices gymniques les plus faits pour le développement des forces du corps, que l'on préviendrait l'invasion de cette maladie.

ART. II. — *Seconde base du traitement.*

Nécessité d'un bon régime moral. Il serait difficile d'assigner où l'on pourrait puiser les principes du régime moral, si, comme le pensent plusieurs auteurs très-respectables, il était reconnu que nos passions soient étrangères à l'influence de nos volontés; mais évitons d'entrer dans ce dédale de discussions polémiques, et disons que souvent l'homme se trouve entraîné par la force de ses passions, mais que souvent aussi, par l'influence de sa volonté et une bonne éducation, il peut les vaincre, ou du moins leur résister. Conseillons, comme premier moyen prophylactique, *l'emploi de soi-même.*

Souvent, chez les personnes riches, une éducation efféminée les conduit à l'oisiveté et au *tædium vitæ.* Quelles ressources offrent alors l'étude, la lecture des philosophes et des poètes de l'antiquité, source inépuisable de philosophie et de médecine morale! Ovide, pour guérir un amour malheureux, conseille de nouveaux liens.

..... Binas habeatis amicas
Alterius vires substrahit alter amor.

En fouillant dans l'histoire des temps plus reculés, nous voyons Erasistrate guérir Antiochus en favorisant son union avec la belle Stratonice.

Ainsi, dans la mélancolie suicidique érotique, de nouveaux liens ou la possession de l'objet aimé sont les seuls moyens à conseiller. Il est vrai qu'il est des circonstances où, après la mort de l'objet que l'on aime, on n'attache aucun prix à la vie, et que le seul désir est d'aller s'unir à ses mânes chéries :

Otia si tollas, periêre Cupidinis arcus. OVIDE.

Mais ce conseil ne convient qu'aux hommes, et la femme trop sensible n'a de ressources alors que dans l'amitié et les grands voyages :

il faut des distractions sans cesse renaissantes et très-variées. « Vou-
» loir oublier un objet, c'est penser à lui, dit Labruyère ; pour
» l'oublier, il faut penser à d'autres objets ».

Dans presque tous les cas, la possession de ce que nous désirons fait cesser tout à coup et les symptômes, et cette triste affection elle-même. Si cependant il est impossible d'obtenir la chose si ardemment souhaitée, ou que les pertes qui causent tant de chagrin semblent irréparables de leur nature, c'est dans Plutarque, c'est dans les Tusculanes de Cicéron, c'est enfin dans tous les écrits de ces sages de l'antiquité que l'on apprendra à chérir encore l'existence pour marcher dans le sentier de la vertu.

La musique, dont l'influence en philosophie et en médecine a été si bien sentie par Pythagore, Platon, etc., et à laquelle tous les médecins observateurs donnent un rang distigué dans le traitement des maladies nerveuses, sera dans celle-ci du plus grand avantage. « Souvent l'harmonie enchanta les maux, et suspendit la douleur ; mais sa puissance salutaire fut toujours plus marquée sur les douleurs profondes de l'esprit ; seule elle connaît les chemins du cœur ; seule elle sait endormir les chagrins, assoupir les noirs soucis, éclaircir les sombres nuages de la mélancolie. » (Gresset Discours sur l'Harmonie.)

Elle seule, par ses modulations variées, sait se mettre en rapport intime avec les parties du système nerveux les plus ébranlées dans les diverses affections de l'âme.

Les livres sacrés nous apprennent que la mélancolie de Saül ne pouvait être calmée que par les accords de la harpe de David.

La lyre de Timothée savait, en variant ses modes, exciter ou calmer les fureurs d'Alexandre. La voix du célèbre *Carlobroschi* calmait les terribles accès de manie de Philippe V, roi d'Espagne. Que d'exemples pour autoriser l'emploi de cet art divin dans le traitement des affections qui nous occupent !

Je crois avoir déjà indiqué le genre de musique convenable dans les diverses variétés.

Chez les individus qui auraient une disposition héréditaire à la mélancolie suicidique, la musique et la peinture devront être comprises dans leur éducation. On les entretiendra souvent des pensées sublimes des philosophes de l'antiquité, pour leur inspirer l'amour de la gloire et de la patrie; enfin on évitera de les confier à des domestiques, ou à des maîtres indiscrets, qui les entretiendraient des circonstances qui causèrent la mort de leurs pères. Si, de douze à quinze ans, on apercevait chez eux une teinte de mélancolie, il faudrait de suite les confier aux soins d'un médecin éclairé.

On voit donc que c'est par tout l'empire qu'une saine morale peut avoir sur une imagination délirante que l'on doit chercher à combattre ces affections. C'est ici que la médecine devient inséparable de la philosophie; que l'homme de l'art, guidé par la plus douce philanthropie, doit, pour obtenir la confiance de ses malades, être plus complaisant que sévère, et doué de la plus grande sagacité et de la plus profonde pénétration; composer sa conduite d'un mélange d'adresse, de complaisance, et de fines supercheries, pour détourner les infortunés de l'état d'apathie dans lequel ils se plaisent, et pour vaincre l'éloignement qu'ils éprouvent pour toute espèce de traitement; enfin, dans aucune circonstance peut-être, il ne doit montrer plus d'habileté pour obtenir des succès dans l'administration d'un traitement méthodique.

ART. III. *Troisième base du traitement.*

Nécessité de varier l'emploi des médicamens et des autres moyens thérapeutiques. Dans cette troisième partie du traitement, nous allons, en suivant toujours la marche analytique que nous nous sommes prescrite, exposer les moyens thérapeutiques à employer dans les diverses circonstances, en nous restreignant cependant à une sage réserve, et laissant à l'observation le soin de sanctionner ce que nous n'allons faire que proposer.

Gardons-nous surtout, en voulant administrer des médicamens dans le traitement de ces maladies, de mériter ce reproche amer que fit Michel Montaigne à un jeune médecin, « *qu'il mettait des drogues qu'il ne connaissait pas dans un corps qu'il connaissait encore moins.* » Et rendons grâces aux progrès qu'ont faits les sciences physiques et médicales, dont la connaissance pourra toujours guider le sage observateur et l'éloigner de toute vaine hypothèse.

Dans les variétés appartenant à notre première espèce, l'invasion de la maladie est si prompte, les symptômes se succèdent avec tant de rapidité, que souvent, comme dans une apoplexie foudroyante, ou une fièvre intermittente pernicieuse, la maladie est à sa plus haute période avant qu'on en ait soupçonné l'existence; d'où s'ensuit la terminaison funeste avant qu'on ait pu faire l'application d'aucun moyen. Cependant, lorsque, après une sensation profonde, d'où peut résulter un violent désespoir, on peut soupçonner que l'individu qui vient d'en être atteint ait une propension secrète à s'ôter la vie, on ne doit plus le quitter; il faut veiller constamment toutes ses actions, enfin le soumettre à la méthode d'*Awenbrugger*, en le faisant passer successivement par les différens moyens qui la composent, si les symptômes vont toujours s'exaspérant, et qu'il ait montré évidemment son funeste projet. Un régime légèrement nourrissant et rafraîchissant termine le traitement, qui est de peu de durée.

En général, il faut apporter la plus grande douceur dans les soins qu'on administre à ces malades, ne jamais brusquer ni contrarier leur volonté; et si on ne peut leur accorder ce qu'ils demandent, temporiser, en le leur faisant oublier. Il faut long-temps veiller leur conduite, mais toujours d'une manière fine et adroite, afin d'éviter des soupçons qui pourraient favoriser le développement d'un caractère ombrageux, et auquel ces malheureux ne sont que trop disposés.

Je ne doute pas qu'il est des circonstances malheureuses, telles

que celles où se sont trouvés plusieurs hommes illustres, et dont l'affection était si profonde, qu'elle ne pouvait résister aux moyens proposés par la récidive multipliée de la maladie; que les malheureux abandonnés sans pain, sans aucune ressource, se trouvant dans les mêmes circonstances après comme avant le traitement, ne retombent bientôt dans le même excès. Mais ici, comme chez les aliénés dont parle M. *Pinel*, qui, après leur guérison rentraient à Bicêtre, ne sont-ce pas de nouvelles causes qui réoccasionneraient la maladie? D'ailleurs, s'il existe des maux physiques incurables, l'âme doit en avoir de semblables.

Si la rapidité avec laquelle les symptômes des affections de la première espèce marchent ne permettent que rarement à la médecine de venir s'opposer à la mort terrible dont ils sont la suite, il n'en est pas de même pour les variétés de la deuxième, dont le caractère est éminemment chronique. Dans celles-ci, tout peut être observé; et l'art offre des ressources immenses au vrai médecin pour combattre ces dangereuses affections, et rendre à la société les êtres intéressans qui en sont le plus ordinairement atteints.

Dans la première variété de notre première espèce, qui reconnaît pour type l'intermittence, on conçoit que, dans la plupart des cas, il sera très-facile de prévenir les paroxysmes, en ayant soin d'observer la succession des saisons, les variations atmosphériques, les constitutions médicales, la marche des astres, enfin tout ce qui peut favoriser le retour des accès. C'est ainsi qu'en été, durant les constitutions chaudes et humides, on redoublera de soins et de vigilance, qu'on permettra le moins que possible aux malades d'aller s'exposer aux rayons du soleil et aux influences d'une atmosphère malfaisante, et qu'on leur fera prendre en abondance des boissons froides acidulées; que pendant l'automne on rendra le traitement plus actif, et qu'on associera alors avec avantage les drastiques aux toniques; que l'hiver, durant les temps froids et secs, on prescrira des boissons chaudes et poussant à la peau, et qu'on empêchera les malades de faire des promenades nocturnes et contemplatives:

qu'enfin, en entretenant la liberté du ventre par de doux laxatifs, on préviendra cet état de constipation habituel, et cette ardeur intérieure, qui paraissent presque toujours déterminer le retour des accès.

Ici, comme dans toutes les autres maladies, l'intermission doit être le moment favorable pour l'administration des médicamens. On devra donc prescrire une diète légèrement nourrissante, proportionnée cependant aux exercices habituels et aux forces des individus; des boissons toniques et amères; quelques légers laxatifs pour entretenir la liberté du ventre; l'établissement d'un séton à la nuque, s'il y a des céphalalgies vives et fréquentes; l'usage d'un bon vin fortement saturé de quinquina; et, à l'exemple de *Fériar*, des préparations de kina opiacées doivent former la substance du traitement pendant cette période de la maladie.

Parvenu au troisième degré, on doit recourir à la méthode d'*Awenbrugger*. Il est des cas cependant où elle devrait subir quelques modifications; mais elles ne pourront échapper à la sagacité du praticien observateur.

Les symptômes de la variété que j'appelle *chronique* sont souvent très-obscurs à l'invasion de la maladie, et elle est quelquefois très-avancée avant qu'on s'en soit aperçu. Certain de son existence, on prescrit un régime relatif aux forces et aux tempéramens des individus et aux climats qu'ils habitent. Ainsi, chez les bilieux, les hypochondriaques, les peuples du midi, la diète végétale et rafraîchissante, les boissons froides acidules et légèrement laxatives, seront très-avantageuses, tandis que, chez les habitans du nord, les sujets lymphatiques et débiles, le traitement devrait être plus excitant.

Lorsque la maladie est arrivée au deuxième degré, caractérisé par la recherche de la solitude, des dérangemens dans les fonctions des viscères abdominaux, etc.; l'usage des bains tièdes et des purgatifs pour obtenir des évacuations critiques artificielles paraissent être

avantageux : il faudrait cependant éviter d'affaiblir, par ces évacuatios multipliées, les malades, dont les craintes et la pusillanimité augmenteraient ; c'est pourquoi on aura soin d'intercaler entre les purgatifs quelques bons cordiaux, et des boissons toniques et amères. Souvent il arrive que les malades sont atteints de diarrhées qui, dans le principe, ont bien pu être utiles, mais aussi qui les affaibliraient trop, et causeraient des accidens funestes, si on ne s'opposait aux ravages qu'elles pourraient faire. Comme, dans la plupart de ces cas, ces sortes de phlegmasies sont chroniques, et que la cause qui les entretient est l'épuisement général, on devra éviter les opiacés, qui ne seraient ici qu'irritans, et ne donner que des boissons et des médicamens analeptiques.

La nature semble, dans diverses circonstances, avoir indiqué les exutoires et la saignée. En effet, on a vu de ces infortunés se porter des coups meurtriers qui, dirigés d'une main tremblante et mal assurée, ne produisaient que de grandes hémorrhagies, ou des plaies qui suppuraient très-long-temps, après la cicatrisation desquelles les malades furent parfaitement guéris, et n'éprouvèrent aucune rechute. Ces observations ne peuvent-elles pas autoriser le médecin à pratiquer la saignée, les vésicatoires, le séton, etc. ? Je pense qu'au deuxième degré de la mélancolie suicidique de l'espèce chronique, si à la méthode évacuante, sagement administrée, on joignait l'établissement d'un séton à la nuque long-temps entretenu, on pourrait en retirer de grands avantages. Quant à la saignée, quoique, ayant été souvent pratiquée d'une manière empirique, elle ait produit de bons effets, elle ne paraît convenir qu'au troisième degré, et seulement chez les individus qui auraient une grande disposition à la pléthore.

Dans le cas de suppression de quelques évacuations habituelles, ou de cicatrisations de quelques anciens ulcères, on sent trop la nécessité de rappeler ces émonctoires pour que je croie en devoir parler ici.

Au troisième degré, c'est toujours la méthode awenbrugérienne qu'il faudra mettre en usage.

Dans la troisième variété de cette espèce, que nous avons nommée *amicide* et *parenticide*, M. *Gall*, le seul encore qui se soit occupé de son traitement, administre les purgatifs drastiques à hautes doses et pendant plusieurs semaines ; il y joint aussi l'usage des boissons sudorifiques et des bains tièdes ; et il n'est assuré d'un succès complet que par la mutiplicité de diverses évacuations critiques artificielles, et qui, durant le traitement, paraissent à des époques périodiques. Sa méthode ne diffère en rien de celle que nous avons adoptée, si ce n'est qu'il emploie des remèdes un peu plus actifs, et plus long-temps continués : il a, dans quelques cas, mis en usage celle d'*Awenbrugger*, dont il n'a également qu'à se louer des bons effets qu'il en a obtenus.

Chez les héritiers d'une aussi malheureuse affection, le traitement doit être moins actif, quand surtout les sujets sont encore jeunes et faibles, mais il doit être plus long-temps continué ; et du reste, il ne diffère en rien de celui des autres variétés.

M. *Py* (Annales clin. de Montpellier) a publié, en juin 1815, deux mémoires intéressans sur le suicide. Le plan d'établissement qu'il propose au Gouvernement pour le traitement de ces affections, est rempli de vues où règne la plus douce philanthropie, et qui doivent faire désirer que l'on voie bientôt la France, en exécutant le projet de ce médecin philosophe, augmenter le nombre des établissemens qui lui font tant d'honneur, et donner à l'Europe un nouvel exemple de la philanthropie qui a toujours caractérisé la nation française.

La concision que je me suis prescrite ne me permettant pas de m'étendre davantage sur différens points, et ayant d'ailleurs déjà dépassé les bornes que je m'étais prescrites, je ne rapporterai ici aucune observation, me proposant d'en exposer en temps et lieu. Hé ! quel est le médecin qui, en réfléchissant un peu, n'en ait vu une infinité ?

Puisse ce faible essai éveiller l'attention des praticiens sur ce point de médecine pratique ! Puisse l'expérience et l'observation en effacer les défectuosités, et sanctionner ce qu'il peut renfermer d'utile ! Puisse un jour enfin l'humanité n'avoir plus à gémir sur la turpitude et l'ignorance la plus grossière, qui vouèrent toujours à l'infamie des êtres infortunés susceptibles de faire le plus d'honneur à la société, et atteints d'une maladie qui mérite toute la compassion des hommes !

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Si verò aquilonius et sine pluviis fuerit autumnus, iis quidem qui naturâ sunt humidi, et mulieribus commodus erit; reliquis verò ophthalmiæ erunt siccæ, et febres acutæ et diuturnæ gravedines; quibusdam verò et melancholiæ. *Sect.* 3, *aph.* 14.

II.

Vere, quidem insaniæ, et melancholiæ, et epilepsiæ, etc. *Ibid.*, *aph.* 20.

III.

Autumno autem, et ex æstivis multa, et febres quartanæ, et erraticæ, et lienes, et hydropes, et tabes, et urinæ stillicidia, et lienteriæ, et dysenteriæ, et coxæ dolores, et anginæ, et asmatha, et volvuli, et epilepsiæ, et insaniæ, et melancholiæ. *Ibid.*, *aph.* 22.

IV.

Si metus et tristitia multo tempore perseverant, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

V.

Morbis melancholicis ad hæc periculosi sunt humorum decubitus, aut corporis siderationem, aut convulsionem, aut insaniam, aut cæcitatem significant. *Ibid.*, *aph.* 56.